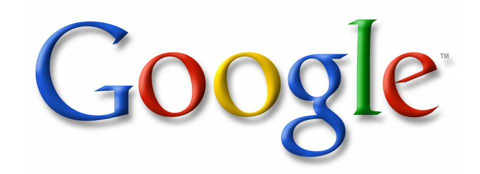
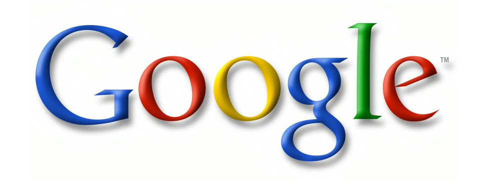
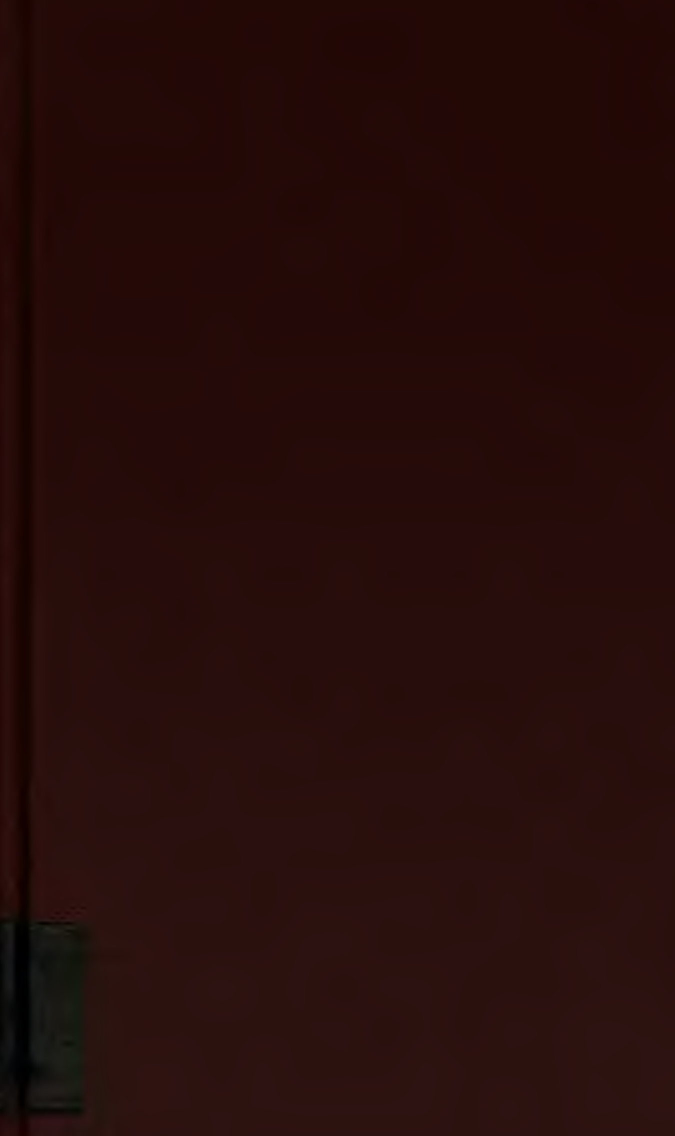
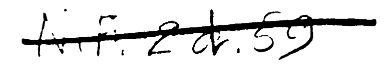
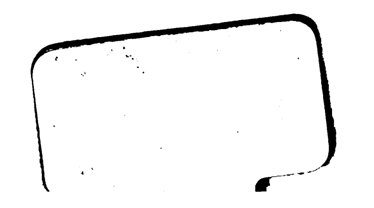







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


~~N.F. 2 d. 59~~



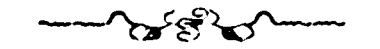
BIBLIOTHÈQUE RUSSE.

NOUVELLE SÉRIE

VOL. VI.

HISTOIRE D'EUDOXIE FÉODOROVNA, PREMIÈRE ÉPOUSE DE PIERRE LE GRAND.

RELATION CURIEUSE DE LA MOSCOVIE.



LEIPZIG,
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung
(Alb. L. Herold.)
1861.
Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

HISTOIRE

D'EUDOXIE FÉODOROVNA,

PREMIÈRE ÉPOUSE

DE

PIERRE LE GRAND,

EMPEREUR DE RUSSIE.

LEIPZIG,

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung

(Alb. L. Herold.)

1861.

Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 MAR. 1933
OF OXFORD

PRÉFACE.

Ce manuscrit, écrit sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, provient de la collection de M. A. Cicowski, mise en vente à Paris en 1858. Nous croyons pouvoir affirmer qu'il est complètement inédit. Les faits qu'il relate, très succinctement mais assez exactement, ne sont peut-être pas inutiles à rappeler pour montrer sous son vrai jour Pierre 1er, qui, mauvais époux et père dénaturé, a sans comparaison fait plus de mal que de bien à la Russie et ne mérite pas le piédestal que Voltaire lui a élevé en Europe.

Il a épuisé une prodigieuse abondance de forces pour doter son pays de monuments étrangers; il a apporté une minutieuse persévérance à tout enrégimenter, à tout classer, à tout parquer sous la surveillance immédiate d'une seule et unique autorité qui était, bien

entendu, la sienne. Son coup d'oeil a été parfaitement juste au point de vue autocratique, mais par cela même son caractère restè souverainement méprisable au point de vue moral. Il fallait bien qu'il s'entendit à construire un chantier, après y avoir inutilement travaillé à Saardam; mais, pour tout ce qui tient à l'âme slave, il l'a singulièrement méconnu et l'a indignement insulté.

La pauvreté unie à un faste asiatique, l'ignorance et la manie des arts, l'insociabilité dans une cour galante, la fierté d'un peuple conquérant et la fourberie des esclaves, des académies au milieu d'une société illetrée, des ordres de chevalerie sans origines chevaleresques, des arcs de triomphe et des trophées de bois, l'image de tout et la réalité en rien, un sentiment secret de faiblesse et la prétention d'avoir atteint dans tous les genres la gloire des nations les plus fameuses: voilà ce qui demeure de tous les étonnants travaux de Pierre 1er, parce qu'il laissa subsister tous les vices et mit le superflu avant le nécessaire. En regardant la Russie telle que l'a faite Pierre 1er, on croirait voir les matériaux d'un superbe

édifice épars, dégradés et noircis par le temps avant d'avoir été employés parce qu'un architecte inhabile les avait préparés sur de fausses mesures; par cette faute, l'ouvrage, à peine élevé au-dessus de ses premiers fondements et abandonné, n'offre déjà plus qu'un spectacle de ruines: evidemment, Pierre 1er était un imprudent architecte. Loin de régénérer la Russie par les éléments qu'elle possédait, il l'a lancée dans la voie aussi honteuse que périlleuse de l'imitation pharisaïque. Il a ceint son front de la tiare patriarcale; de sa propre main, il a coupé la tête de la Noblesse; il a tout nivelé avec une férocité raffinée; il a réussi à faire dépendre l'existence de tous du geste d'un seul. La cruauté et l'utopie ne seront cependant jamais du génie. Travailler pour un jour, c'est ce que fait tout le monde; le génie consiste à créer une oeuvre qui demeure, — or, Pierre en faisant étouffer son fils, rendit chancelant le trône même sur lequel il était assis et laissa l'anarchie à la Russie qui, depuis ce temps, n'est soumise que par l'éternel miracle d'une double peur, car le souverain lui-même, dans les Etats despotiques, est obligé de

frapper par nécessité quand ce n'est pas par goût.

Les faits rappelés dans ces pages, par une plume presque contemporaine et beaucoup trop indulgente, sont le résultat de ces orgies sanguinaires et de ces importations anti-nationales dont Pierre 1[er] s'est rendu coupable. Dieu veuille que les germes de fausse politique qu'il a semés dans une terre qui manquait de préparation, ne portent pas de fruits plus funestes dans l'avenir que nous touchons de la main!

L'Histoire de Russie est remplie d'évènements les plus extraordinaires. On n'a pas besoin de se perdre dans les ténèbres d'une sombre antiquité pour trouver de quoi estre surpris: nous avons vû arriver de nos jours des choses qu'une posterité reculée aura de la peine à croire; le Ciel a paru se plaire à diversifier ses miracles en offrant à nos yeux des exemples frappants de fortune et de disgrace; il y en a plusieurs qui nous ont étonnés, mais si jamais le bras redoutable de la Divinité a exercé son pouvoir à élever et à abaisser tour à tour l'impuissant et foible humain, c'est bien à l'égard de l'infortunée Eudoxie Féodorovna, premiere épouse de Pierre le Grand, dont la vie a été un tissu de malheurs et de contrarietés, qu'elle auroit peut-estre evitées ou du moins surmontées avec moins de peine, si elle ne se fut d'abord trouvée au

sommet de la fortune et des prospérités. Le père de cette Princesse étoit Féodor Abrahamevitz Lapuchin, bon et riche Gentilhomme du Grand Duché de Novogorod, qui chérissoit cette fille comme le fruit d'un mariage dont les amours avoient formé le nœud; il l'adoroit comme le doux objet de la flatteuse consolation qu'il avoit de voir que tout le monde admiroit en elle les perfections les plus accomplies de son esprit, relevées par celles de son corps, dont il sembloit que la nature eut voulu faire un chef d'œuvre.

Il s'agissoit alors de choisir une moitié pour le Czaar Pierre p^er qui, après avoir pris les rênes du gouvernement, sans aller chercher dans les païs Étrangers quelqu' objet inconnu, avoit résolu partager son cœur et son Thrône avec ce qui se trouveroit de plus parfait dans la vaste étendûe de ses Etats.

Quelques centaines de filles de condition parurent sur les rangs, qui toutes à l'envie étalèrent aux yeux du jeune Monarque ce que leurs charmes avoient de plus séduisant, afin de captiver un cœur qui offroit une Couronne pour prix du triomphe.

Eudoxie, moins empressée que les autres mais infiniment plus belle, emporta tous les suffrages, et fixa le choix de son souverain, entre les bras duquel elle passa avec cette modestie et tendresse qu'inspirent aux âmes bien nées les sentiments de joye et de reconnoissance quand elles se voyent élevées au dessus de leur fortune.

Le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe et de magnificence, et en moins de deux ans Eudoxie donna successivement à son époux deux héritiers mâles, dont l'ainé, nommé Alexandre, échappa par une mort prématurée aux malheurs qui auroient pu l'accabler, pendant que la mauvaise étoile du second, qu'on appella Alexy, le réservoit pour estre un jour la triste victime de l'ambition et de la jalousie.

Ce furent là les deux uniques gages d'un amour, dont la flamme s'éteignit insensiblement dans le cœur léger du jeune Czaar, qui ayant quelques années de moins que son épouse, commença à s'en lasser, et à regarder l'attachement pour elle comme un devoir que les Souverains ne connoissent guères que pour l'exiger des autres, et qui ne résiste d'ordinaire que foiblement

aux mouvements d'une passion violente. Il n'est donc pas surprenant que Pierre succomba à celle que luy venoit d'inspirer la beauté parfaite d'une Moonsen, fille d'un Bourgeois qui demeuroit à un des fauxbourgs de la ville de Moscow qu'on appelle la slabode Allemande.

Les Grands Princes sont trop observés pour que leurs amours puissent se dérober aux yeux du public. Celui de Pierre fut trop vif et trop passionnée pour n'estre pas trahi; son épouse, qui étoit la plus intéréssée à le savoir, ne fut pas la dernière à l'apprendre. La jalousie qu'elle en conçut fut si violente, qu'elle luy fit oublier toutes les régles de la prudence; au lieu de dissimuler son ressentiment et de ramener le cœur de son époux par la douceur et la patience, elle se livra à des reproches et à des emportemens qui ne firent que l'éloigner davantage.

La mère du Czaar, femme aussi respectée que ses vertus la rendoient respectable, issûe de la famille de Nariskin, une des plus illustres de la Russie, employa tout son crédit et toute son éloquence pour les reconcilier. Elle représenta à sa belle

fille que le Czaar, aimant plutôt par tempérament que par délicatesse, se guériroit bientôt d'une passion qui n'étoit que la suite d'un déréglement auquel la fougue de la jeunesse le portoit, et qui feroit place à la vertu aussitôt qu'il en connoîtroit le prix. Mais Euxodie, un peu vive de son naturel et fière peut-estre du mérite qu'elle croyoit avoir à l'ègard des deux héritiers qu'elle avoit donnée à l'Empire, ne consulta que sa passion; elle ferma l'oreille aux sages conseils de sa belle-mère, se brouilla avec elle, traita son époux de parjure et de perfide, et alla jusque à luy refuser son lit.

Peut-estre en auroit-elle agi avec plus de modération si les tendres moments qu'elle avoit passés avec le Czaar luy eussent donné le tems d'étudier le fond de son caractere.

Ce Prince, aussi dur peut-estre par son naturel qu'il l'etoit par principe, ne pouvant s'empêcher d'excuser et de respecter même des emportemens dont un tendre amour pour lui étoit la source, et que les loix sacrées du mariage sembloient justifier, il en seroit difficilement venu aux

extrémités sans les pernicieux conseils de son favori, lequel, comme cela arrive souvent, étoit en même tems le ministre de ses passions.

Ce fut M. Lefort, ce fameux Genevois, qui, en inspirant à son maître du goût pour ce que les païs policés ont de bon et d'utile, ne prit pas assez de soin pour préserver son cœur contre le poison du vice qui pour y estre plus rafiné n'en est que plus criminel.

Pierre p^er trouva dans ce favori non seulement un apologiste de ses déréglements, mais aussi un défenseur des moyens extrêmes qu'il luy conseilloit d'employer pour se débarasser des importunités d'une femme incommode.

Eudoxie vit cet orage s'élever au dessus de sa tête et prêt à fondre sur elle, sans qu'elle fut en état de le conjurer; il étoit décidé qu'elle seroit malheureuse; on l'a fit descendre du Thrône et on l'a confina dans un endroit, où, après avoir changé le diadême contre un voile de Religieuse, elle eut tout le loisir de réfléchir sur l'inconstance de la fortune, qui s'étoit servie de l'amour de son Souverain pour l'élever sur

le Thrône, et de sa propre jalousie pour la précipiter dans l'abyme du malheur.

Après avoir reçu la tonsure, elle fit ses vœux à St. Basile, et fut renfermée dans un couvent qui se trouve établi dans la ville de Rostow pour les filles de condition.

Pierre ne se vit pas plutôt délivré du fardeau pesant d'une femme qui le génoit qu'il s'abandonna au torrent des plaisirs que luy offrit la paisible possession de la belle Slabodienne. L'amour, ce tyran du cœur humain, qui étend son empire depuis la houlette jusqu'au sceptre, en exerça un si absolu sur l'esprit du jeune Czaar, qu'infailliblement il auroit fait de sa maitresse son épouse légitime, si elle avoit su ménager l'occasion et se prévaloir de tous ses avantages. Mais, si l'éclat du Thrône éblouit les yeux, il ne touche pas toujours également les cœurs; celui d'Anne Moonsen répondit si peu aux empressements du Monarque qu'il ne fut pas longtems à s'apercevoir que les faveurs qu'elle luy accordoit étoient plutôt dues à la qualité de souverain qu'à celle d'amant, et qu'elle aimoit ses largesses, sans aimer sa personne.

Il est impossible qu'une tendresse sans retour se soutienne longtems; celle de Pierre changea bientôt en indifférence. Il commença par voir cette fille assez rarement, et à la fin il l'abandonna entièrement; elle avoit cependant amassez assez de bien pour faire la fortune de M. de Kayserling, Envoyé de Prusse, qui n'eut pas la délicatesse de croire son honneur blessé en épousant la maitresse d'un grand seigneur.

Nous remarquerons en passant que ce fut le frère de cette même Madame de Kayserling, un des beaux hommes de son tems, qui, pour avoir eu de certaines familiarités avec l'Impératrice Catherine, eut la tête tranchée peu de tems avant la mort de Pierre premier.

Ce Prince né avec un génie supérieur, aiant conçu le vaste dessein de refondre ses Etats et d'en créer un nouveau monde, partit pour les païs Etrangers, afin d'y chercher des modèles sur lesquels il put mouler ses peuples.

Tout rempli d'un si grand projet, il ne songea plus à d'autres passions; l'amour disparut et la gloire prit sa place; s'il se

laissoit quelques fois aller à la débauche, ce n'etoit que par une habitude plus forte ordinairement que la raison et les principes; son cœur ne s'attacha plus; il ne songea au plaisir que dans les moments où il en jouit sans que son imagination en fut occupée.

M. Lefort mourut, Pierre sentit toute la perte qu'il faisoit; il versa des larmes sur sa cendre, la pompe avec laquelle il le fit enterrer marqua aux yeux du public le cas qu'il avoit fait de cet étranger.

Alexandre Menzikoff, cet illustre enfant de la fortune, qui de garçon patissier s'est vu élevé au fait des honneurs, lui succéda pour la faveur et pour la confiance du Czaar.

Ce favori crut affermir son crédit en mettant auprès de son maitre une personne qui luy fut attachée par reconnoissance, et qui eut assez d'habilité pour fixer le cœur du Monarque et pour elle et pour luy.

Il y réussit à l'égard d'une prisonnière Livonienne, qu'il avoit otée à un de ses officiers pour en faire une de ses femmes de plaisir; c'étoit une bâtarde, née d'une esclave, élevée par la pitié d'un prêtre Luthé-

rien, fiancée ou peut-estre dejà mariée à un simple cavalier suédois du régiment de Schlippenbach, et enlevée immédiatement après par un parti Russien; elle passa par plusieurs mains avant que d'entrer au sérail de Menzikoff, d'où le Czaar, charmé de sa beauté et encore plus de son esprit, la tira pour en faire sa maîtresse.

Elle avoit une de ces phisionomies heureuses, fines et spirituelles qui frappent et qui plaisent; ses manières étoient souples et insinuantes, son esprit vif et pénétrant; elle avoit de la beauté, des agréments, enfin tout ce qu'il falloit pour se rendre la maîtresse du cœur de Pierre p^er^, qui, enchanté de son mérite, l'aimoit éperdûement, et luy est resté toute sa vie inviolablement attaché.

Telle fut Catherine qui, sans avoir jamais su ni lire ni écrire, s'est vûe non seulement l'épouse du plus grand Monarque de son tems, mais même après sa mort souveraine absolûe du plus vaste Empire de l'Europe.

Pour se frayer le chemin à toutes ces dignités, elle abjura à la fin la religion Luthérienne, et écarta de cette manière

l'unique sujet de scandale qui parut s'opposer à son mariage avec le Czaar.

Aussi ne fut elle pas plutôt entrée dans le giron de l'Eglise grecque que ce Prince l'épousa avec toutes les formalités requises, et répara par cet acte solennel le défaut de naissance des deux filles qui étoient nées de cet amour, et dont l'ainée, qui est morte, a été mariée avec le Dùc régnant de Holstein, la seconde étànt l'Imperatrice régnante d'aujourd'hùy.

L'ambition de Catherine s'accrut avec sa fortune; régnant sur le cœur de Pierre p^er aussi despotiquement qu'il gouvernoit ses Etats, elle crut ne devoir plus mettre de bornes à ses désirs.

Elle conçut le dessein d'exclure de l'Empire Alexy Petrowitz, fils de l'infortunée Euxodie, et de faire tomber la succession sur ses propres enfants.

Résolu de perdre ce Prince dans l'esprit du Czaar, son père, elle mit, de concert avec son ami Menzikoff, tous les ressorts en œuvre pour le luy rendre odieux. On insinua à Pierre p^er que les mœurs et les inclinations du Czarevitz n'etoient nullement propres à gouverner la Russie et à

soutenir la gloire naissante de cet Empire; on luy fit entendre que son fils blâmoit secrètement les grandes actions qui l'avoient fait admirer de tout l'univers, qu'il favorisoit les anciennes coutumes barbares, dont l'abolition avoit fixé l'heureuse époque de l'agrandissement de ses Etats; on lui persuada qu'il ne seroit pas plutôt décédé que ce Prince rendroit à la Suède toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elle, et rétabliroit le Patriarcat, le pouvoir du Clergé, les revenus des Monastères, les habits longs, enfin les mœurs et les manières Russes jusques aux barbes.

C'étoit prendre le Czaar par son endroit foible; son ambition étoit trop flatté par les changements étonnants et avantageux qu'il avoit produits pour ne pas se révolter aux simples apparences d'une révolution si préjudiciable à l'immortalité de sa gloire.

Il n'en fallut donc pas d'avantage, pour aigrir l'esprit de ce Prince contre son fils, dont l'indolence, la bigotterie, et les mauvaises inclinations lui avoient toujours déplu au point qu'il ne se sentoit plus pour lui cet amour que la nature inspire aux

pères pour leurs enfants, comme pour des objets dans lesquels ils ont la douce espérance de pouvoir se survivre. La gloire de Pierre p^er alloit expirer avec lui; c'étoit perdre tout; il falloit prévenir un coup si fatal, et empêcher que ses peuples ne retombassent dans le néant, d'où il les avoit tirés avec tant de peine, pour les rendre respectables aux autres nations policées de l'Europe.

Dès lors il conçut le dessein de condamner son fils au froc, de le priver de la succession du Thrône, et d'y apeler les enfants de son second lit. Il s'en ouvrit aux plus affidés du Conseil, du Sénat et du Clergé. Pierre étoit respecté et craint; personne n'osa le contredire; on connut l'ascendant qu'avoient sur lui la Czarinne et son favori; leur ressentiment inspira de la terreur; rarement on opine au risque de sa fortune et de la vie; la volonté du Prince étoit une loi pour ses conseillers; on l'écouta et tout aussitôt chacun applaudit à son sentiment. La chose fut donc décidée, et le Czaar n'y avoit pas plutôt préparé les esprits qu'il alla lui même déclarer cette résolution à son fils, qui la

reçut avec moins de surprise que de douleur, et n'y répondit que par cet air troublé et interdit qu'inspirent en pareille occasion la crainte et le désespoir; on luy donna six mois pour se déterminer dans quel Monastère il vouloit préférablement estre renfermé pour le reste de ses jours; triste resource pour un condamné que de lui laisser le choix du supplice.

Le Czaar, étant obligé de partir pour le Dannemarck, afin d'y concerter la descente en Scanie dont on étoit convenu, ne put finir lui même cette importante affaire, en confia le soin à Menzikoff, en luy ordonnant de presser le Czarevitz sur sa résolution et de prendre bien garde qu'il choisit un Monastère dont le supérieur fut un homme de confiance.

Jusqu'ici on n'avoit pas ouï parler de la Czarinne Euxodie; elle etoit enfermée dans sa cellule, occupée à faire sa prière et à pleurer ses malheurs; mais à peine le Czaar fut-il arrivé à Coppenhague qu'il reçut avis que cette Princesse entretenoit une secrette correspondance avec le Czaarevitz son fils, avec son frère Abraham Lapouchin, et même avec la Princesse Marie, sœur du

Czaar. On ajouta que cette dernière luy avoit envoyé un habit du monde, pour le changer contre celui de Religieuse, que l'Archevêque de Rostow permettoit que dans l'ençeinte de son Diocêse on fit pour elle les prières publiques comme si elle étoit encore l'épouse de Sa Majesté. Enfin, on assura qu'Euxodie avoit une intrigue d'amour avec un Officier, nommé Glebow, qui demeuroit sur ses terres, aux environs de la ville de Rostow, et qu'à moins qu'on aportat promptement du remède à ce mal naissant, les suites en seroient aussi funestes qu'inévitables.

Pierre premier, défiant de son naturel et soupçonneux au dernier point, eut d'abord l'esprit troublé de ces nouvelles; cependant, pour empêcher que le Czaarevitz ne se déterminât à quelque coup de désespoir s'il se voyoit menacé de la force, il prit le parti de dissimuler, et écrivit à son fils une lettre pleine de douceur et d'amitié par laquelle il l'invita à venir en diligence à Coppenhague, afin d'assister à l'expédition de Scanie, et d'avoir sa part aux lauriers qu'on alloit moissoner. Au travers de ce masque de bénignité, le Czaarevitz n'entrevit que trop

le courroux redoutable d'un père irrité, et le piége qu'on luy avoit tendu; après avoir consulté les personnes qui furent d'intelligence avec luy, il répondit, en termes fort soumis et respectueux, qu'il alloit se rendre aux ordres de Sa Majesté et il partit en effet. Mais, étant à peine venu jusqu'en Courlande, il tourna à gauche et se sauva à Vienne.

Nous ne rapporterons pas ici tous les ressorts que fit jouer le Czaar pour ratraper son fils, ni les artifices qu'employèrent Tolstoi et Romantzoff pour l'attirer dans le filet. Il suffit de rappeler qu'après que le Czaar fut de retour chez luy des voyages qu'il avoit faits en Allemagne, en Hollande, et en France, ces deux émissaires lui amenèrent leur capture, et ce fut alors que se forma ce fameux procès criminel, qui finit par la mort tragique d'un grand nombre de personnes, qui y avoient été impliquées.

Alexi Petrovitz fut déclaré déchu de son droit héréditaire à la Couronne, et forcé à reconnoître pour successeur légitime et pour son maître futur le fils que la Czarinne Catherine avoit mis au monde; ensuite on établit un tribunal, composé de tout ce

qu'il y eut de plus respectable parmi les grands de l'Empire, lesquels, après avoir pris toutes les informations nécéssaires, prononcèrent contre lui la sentence de mort, et peu de jours après ce Prince malheureux ne fut plus; on publia partout qu'il étoit décédé subitement des suites d'une grande altération que les frayeurs du supplice luy avoient causé. Quelques uns se dirent à l'oreille que cela pourroit bien estre arrivé autrement; enfin c'est une de ces choses qui par leur nature même se trouvent enveloppées dans de si épaisses ténébres que le jour de la vérité ne sauroit perçer.

La pluspart des criminels furent mis à la question, et on sçut par ce moyen que c'étoit proprement l'archevéque de Rostow qui avoit été séducteur de la Czarinne Euxodie; ce lâche imposteur, pour mériter des présens du riche et simple Abraham Lapouchin, frère de cette Princesse, luy avoit fait accroire qu'il avoit toutes les nuits des apparitions, où Nôtre Seigneur se plaisoit à luy révéler qu'Euxodie se rétabliroit bientôt dans l'esprit de son époux, qu'elle auroit encore deux héritiers mâles,

et que l'usurpatrice de sa place seroit chassée avec honte et ignominie. Il paya bien cher sa sainte fourberie; après qu'on l'eût dépouillé des marques qui dénotoient le vénérable caractère, dont il s'etoit rendu indigne, il fut roué vif à Moscow de compagnie avec le Chevalier Kikin, ami intime du Czaarevitz et complice de son évasion.

On a raison de dire, que la question est un moyen fort incertain pour trouyer la vérité; la complexion des personnes y décide plus que toute autre chose, et le foible aussi bien que le robuste manquent également à la vérité; celui-ci, quoique coupable, nie quelquefois et se sauve, l'autre, quoiqu'innoçent s'accuse et se perd.

La pauvre Euxodie ne vit pas plutôt le terrible appareil du cruel knuth, qu'on alloit appliquer sur son dos foible et délicat, qu'elle avoua toutes les intrigues amoureuses, auxquelles elle n'avoit peut-estre jamais pensé auparavant; elle y persista même dans sa confrontation avec son prétendu amant Glebow.

Celui ci, qui avoit le dos plus à l'épreuve du knuth, l'endura plusieurs fois avec une fermeté inébranlable. Il soutint qu'Eudoxie

étoit absolument innocente, attribuant sa confession à la crainte dont elle avoit été saisie à l'aspect de ces instruments martyrisants, où elle eut moins songé à ce qu'elle disoit qu'à se délivrer des tourments qu'on luy préparoit; il confirma la vérité de cette déposition encore après avoir été empalé, et expira sous ce cruel supplice, sans qu'on luy ait arraché le moindre mot qui put former quelqu'indice contre la vertu de la Czarinne répudiée.

On mit à mort son frère Abraham Lapouchin, et, immédiatement après, l'affaire de cette Princesse fut soumise à la décision d'une assemblée d'Evêques, d'Archevêques, d'Archimandrits, et d'autres Ecclésiastiques du premier ordre, à qui on ordonna de prononçer un jugement suivant toute la rigeur des loix divines et des constitutions de l'Eglise. Ces Juges spirituels déclarèrent d'abord qu'étant Docteurs du St. Evangile, ils ne cherchoient jamais le sang du pécheur, mais uniquement sa véritable pénitence, et que Dieu ne leur avoit mis d'autre glaire entre les mains que celui de la Ste. parole.

Cet esprit de douceur, qui animoit ce

vénérable tribunal, sauva la vie à la Czarinne Euxodie; on la condamna à reçevoir la discipline par les mains de deux religieuses, ce qui fut exécuté en plein Chapître, après quoi on la conduisit, sous l'escorte d'un détachement des Gardes, la bayonette au bout du fusil, dans un monastère situé sur le bord du lac Ladoga, pendant qu'on renferma la princesse Marie dans la forteresse de Schlüsselbourg, où elle mourut peu de tems après, et que les Confesseurs, confidents et domestiques de l'une et de l'autre furent ou fustigés, ou fouettés publiquement par la main du bourreau, ou envoyez en exil, après qu'on leur eût fendu le nez ou coupé le bout de la langue.

Telle fut la fin tragique et la sévère punition de tous ceux qui étoient accusées d'avoir eut part à ce fameux complot, qui avoit fait trembler la Couronne de Pierre Ier, que nous nommerons maintenant Empereur ayant environ dans ce tems reçu sous cette auguste appellation les joyeuses acclamations de son peuple.

Le Monastère où la Czarinne disgraciée fut renfermée, formoit pour elle une prison,

plus affreuse que la mort même; elle n'eut pour compagnie que les quatre murailles qui l'entourroient, et pour sa nourriture que des légumes, du pain et de l'eau. Le malheur d'Eudoxie ne fut cependant pas encore à sa dernière période. Après qu'elle eut trainée dans son Monastère pendant six ans une vie languissante, Pierre p^{er}, qui avec tant de justice a merité le nom de Pierre le Grand, éprouva qu'il étoit mortel, quoique sa mémoire ne le sera jamais; il fut attaqué d'une violente fièvre, qui le coucha au tombeau au milieu d'une vie la plus glorieuse qui fut jamais, et remplie d'actions les plus surprenantes et les plus propres à éterniser le nom d'un Héros. L'Impèratrice Catherine, étant montée sur le Thrône, le souverain pouvoir se trouva entre les mains de la plus ardente ennemie d'Eudoxie; car telle est la corruption du cœur humain que les grands de ce monde haissent le plus ceux dont ils comprennent qu'ils devroient estre le plus haïs. Eudoxie ne fut pas longtems sans sentir les tristes effets de ce changement de régne. Le Comte Tolstoi fut envoyé pour la transporter de Ladoga à

Schlusselbourg, où on la serra dans un cachot des plus affreux, pour y vivre de compagnie avec les rats et les souris, qui semblent s'y estre domiciliées exprès pour troubler son repos par leurs bruits et pour rendre les horreurs de l'obscurité qui régnoit dans ce souterrain encore plus noires et plus effrayantes. On luy ôta ses domestiques et toutes les femmes de chambre qui l'avoient servie, ne lui laissant qu'une vieille naine fort infirme et par conséquent fort inutile, si bien que l'épouse d'un grand Empereur se vit dans la nécéssité d'allumer elle même son feu, de faire son lit, de laver son linge, et de balayer sa chambre, ou pour mieux dire de décrasser sa gêole; on l'empêcha même de satisfaire aux devoirs sacrès de la Religion, en luy refusant un prêtre qui put la confesser et lui administrer le St. Sacrement.

Tout cela se fit par ordre exprès de l'Impératrice Catherine, qui, non contente d'avoir occupé la place d'Eudoxie au lit nuptial de son époux légitime, et d'avoir ôté l'Empire et peut-estre la vie à son fils, exerça encore la fertilité de son génie à imaginer des souffrances capables d'aug-

menter l'extrême affliction de cette malheureuse Princesse.

Pour lui retrancher tous les moyens d'avoir la moindre communication avec qui que ce fut, on prit soin, toutes les fois que la garde qui se trouva postée aux avenûes de la prison fut relevée, de déshabiller tout nuds les Officiers si bien que les simples soldats, pour voir s'ils n'avoient pas des billets cachés quelque part, et l'ordre étoit donné de pendre sur le champ et sans miséricorde tous ceux qui par une charité hors de saison se seroient prêtés à un pareil office.

Le Ciel eut enfin pitié de l'état déplorable de l'infortunée Eudoxie et termina ses malheurs; au bout de deux ans, Catherine passa aux Champs Elisées; son fils Pierre Petrovitz étoit mort depuis longtems; ses filles ne luy succédèrent point; ce fut Pierre second, petit fils d'Eudoxie, que vint occuper le Thrône de ses ancêtres.

Certaines personnes, voyant approcher la fin de l'Impératrice Catherine, avoient tâché d'ébranler la fidelité de son favori, le Prince Menzikoff, par la flatteuse éspérence de pouvoir marier sa fille avec le

jeune Grand-Duc. Cet homme ambitieux, sensible à l'honneur d'avoir l'Empereur pour gendre, employa après le décès de l'Impératrice tout le crédit qu'il eut dans l'armée et en général dans la nation pour faire mettre la Couronne sur la tête de Pierre second.

Menzikoff donc, cet ennemi juré d'Eudoxie et le plus cruel persécuteur d'elle aussi bien que de toute sa famille, changea tout d'un coup de principe et de conduite, et devint le libérateur de cette Princesse.

Il luy envoya deux Gentilshommes, dont l'un étoit de la famille de Lapouchin, son proche parent, Capitaine alors de la flotte, et Chambelan ensuite de l'Impératrice Anne, pour luy apprendre l'agréable nouvelle de l'elévation de son petit fils, et pour luy demander en même tems son consentement pour le mariage du jeune Monarque avec la Princesse Menzikoff.

Eudoxie, après avoir échappé plusieurs fois à la mort que la crainte, le chagrin et le désespoir auroient pu luy causer, pensa maintenant succomber à tous ces différens mouvements d'étonnement, de plaisir et de satisfaction, qui s'assemblèrent dans

son cœur; son ame se sentit ravie, des larmes de joye coulèrent de ses yeux; toute émûe de cette révolution, qui tenoit de l'enchantement, et toute chancelante, elle sortit de son cachot, pour estre logée aux apartements qu'on luy avoient préparés chez le Commandant de la forteresse.

On luy envoya d'abord de la plus fine toile d'Hollande pour son linge, de riches étoffes pour ses habits, de la vaisselle pour sa table, et dix mille écus argent comptant, pour faire emplette de ce dont elle pourroit avoir besoin. Il arriva des gentilshommes de la Cour pour la servir, des équipages, des gens de livrée, enfin tout ce qu'il falloit pour former la Cour d'une grande Princesse. On laissa à son choix si elle vouloit aller à Petersbourg ou se rendre à Moscow, pour y attendre l'arrivé de l'Empereur; elle prit ce dernier parti, et alla se loger au couvent des filles nobles.

Ce fut ici qu'accourut en foule toute la noblesse de la ville et des environs, pour luy faire la Cour, et pour luy témoigner leurs respects. Elle reçut avec bonté tous ces hommages, qui paroissoient moins une suite de la circonstance du tems que la

démònstration d'un sentiment d'amour et de vénération que la pluspart des Russes avoient conservé pour cette Princesse dans le fond de leur cœur.

Quoiqu'elle fut fort touchée de ces témoignages du public, elle étoit cependant infiniment plus de la douce consolation qu'elle eut de voir et d'embrasser pour la première fois de sa vie son petit fils et sa petite fille, l'Empereur Pierre second, et sa sœur la Princesse Nathalie; il ne se put rien voir de si beau, ny de si aimable que cette auguste jeunesse, et rien de si touchant, que leur première entrevue. De tous ceux qui assistèrent à cette tendre scène, il n'y eut personne qui ne fondit en larmes; Eudoxie, ne pouvant retenir les siennes, en baigna les joûes de ses chers enfants, qui pleurèrent à leur tour; et en s'accolant et se serrant ensemble, la grande mère, livrée à la violence de ses transports, tomba évanouie, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'a fit revenir; même après avoir repris ses sens, elle resta bien une heure sans pouvoir proférer une seule parole, tant il est vrai que les grandes passions sont toujours muettes.

Le sacre de l'Empereur fut pour le tendre cœur d'Eudoxie un nouveau sujet de joye et de contentement; elle fut présente à cette brillante cérémonie, et y tint le première rang parmi les Princesses de la maison Impériale, honneur auquel elle parut moins sensible qu' à la satisfaction de voir la Couronne sur la tête de son petit-fils; ce fut un de ses doux plaisirs que la nature fait sentir, et que l'expression ne sauroit peindre que très imparfaitement.

On luy assigna ensuite une pension annuelle de soixante mille roubles; son nom fut inséré dans les prières publiques immèdiatement après celui de l'Empereur les jours anniversaires de son nom et de sa naissance furent célébrés avec toute la pompe et solennité accoutumées en pareille occasion, enfin on n'omit rien de tout ce qui sembloit exiger l'entier rétablissement de sa dignité, et les témoignages de respect et de vénération qui y sont attachées. Je ne sais si l'on peut regarder comme une satisfaction pour une âme aussi élevée que celle d'Eudoxie, de voir ses ennemis malheureux; mais il ne tarda guères qu'elle ne vit ren-

[illegible]

[illegible] Instrument

[illegible]

Toute sa joye fut ensevelie avec ces deux aimables rejettons de son sang; il ne luy resta plus que de couler le peu de jours qu'elle eut à vivre dans l'amertume et la tristesse.

Elle assista au Couronnement de l'Imperatrice Anne qui luy conserva son rang et sa pension ; mais immédiatement après elle fut attaquée d'une maladie de langeur qui la mit au lit qu'elle n'a plus quittée depuis. Ce fut au commencement de 7bre de l'année 1730 qu'elle rendit son âme à Dieu, finissant ainsi une vie dont les traverses et les différents événements ont pu luy apprendre à mettre sur les grandeurs de ce monde le prix qu'elles méritent, heureuse si elle a su en profiter pour s'assurer la jouissance d'un bonheur plus stable et plus parfait.

verser la fortune du principal instrument de ses souffrance.

Le P^ce Menzikoff fut exilé, le mariage projetté de sa fille n'eut pas lieu; sa famille fut enveloppée dans sa disgrâce, ses biens furent confisquées, et celui qui pendant si longtems avoit pour ainsi dire été le pivôt sur lequel roulèrent les affaires de tout l'Empire se vit confiné dans le fond de la Sibérie où il mourut de chagrin et de misère.

C'est ainsi que souvent la Providence, juste et sage distributrice des récompenses et des punitions que méritent les mortels, exerce encore dans ce monde le droit du Talion, et manifeste son attention vengeresse sur les actions des criminels, quelquefois au moment même qu'ils la croyent endormie.

Voilà donc Eudoxie sur le déclin de ses jours arrivée une seconde fois au comble du bonheur et de la félicité; cependant sa destinée ne vouloit pas qu'elle en jouit longtems; à peine dix huit mois se furent écoulées qu'une mort prématurée lui enleva sa petite fille la Princesse Nathalie, et quelques semaines après son petit-fils l'Empereur Pierre second.

Toute sa joye fut ensevelie avec ces deux aimables rejettons de son sang; il ne luy resta plus que de couler le peu de jours qu'elle eut à vivre dans l'amertume et la tristesse.

Elle assista au Couronnement de l'Imperatrice Anne qui luy conserva son rang et sa pension ; mais immédiatement après elle fut attaquée d'une maladie de langeur qui la mit au lit qu'elle n'a plus quittée depuis. Ce fut au commencement de 7bre de l'année 1730 qu'elle rendit son âme à Dieu, finissant ainsi une vie dont les traverses et les différents événements ont pu luy apprendre à mettre sur les grandeurs de ce monde le prix qu'elles méritent, heureuse si elle a su en profiter pour s'assurer la jouissance d'un bonheur plus stable et plus parfait.

RELATION CURIEUSE

DE

LA MOSCOVIE

EN 1687.

LEIPZIG,

A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung
(Herold & Lindner).

1861.

Librairie A. Franck, 67, rue de Richelieu, Paris.

PRÉFACE.

Pendant que la Tzarévna Sophie tenait les rênes du gouvernement, le Prince Basile Galitzin, surnommé le Grand, conclût une alliance entre la Russie, l'Autriche, la Pologne et la République de Venise, dont le but était la reprise du Grand Dessein de Henri IV, c'est-à-dire la suppression de l'Empire Ottoman. Galitzin s'était chargé de proposer à la France d'entrer dans cette alliance, et confia cette mission au Prince Jacques Dolgorouki, le plus illustre peut-être de cette illustre race et le seul des favoris de Pierre 1er qui sût lui tenir tête.

Dolgorouki quitta Moscou le 27 février 1687, s'embarqua à Riga le 30 avril et arriva le 30 juillet à Paris. Il ne voulut se présenter chez aucun ministre avant son audience royale qui eut lieu le 2 août.

Après avoir annoncé à Louis XIV la conclusion de la paix avec la Pologne, l'ambassadeur lui témoigna le désir des souverains alliés de contracter avec lui une alliance intime et le pria de leur promettre des secours pour en finir avec ces infâmes Turcs, comme on le disait alors dans les pièces les plus officielles.

Colbert répliqua, au nom du Roi, que Sa Majesté très Chrétienne, étant en paix et en amitié avec la Sublime Porte, ne saurait prendre les armes contre elle.

Cette froide réponse provenait de ce que le cabinet de Versailles voyait de mauvais oeil l'entente qui s'était établie entre la Russie et l'Autriche, et pendant quinze ans toute relation cessa entre la Russie et la France.

Cependant, l'Académie des Inscriptions frappa une médaille en l'honneur de cette Ambassade de Dolgorouki et un auteur anonyme trouva l'occasion bonne pour publier *la Relation de la Moscovie* que l'on va lire et qui n'est reproduite ici qu'à titre de rareté bibliographique.

AU LECTEUR.

DANS un temps où la gloire incomparable & la renommée éclatante de nostre invincible Monarque Loüis le Grand donne lieu aux moins curieux de ses sujets de voir, sans sortir de chez eux, les nations les plus reculées, par les Ambassades que sa Majesté en reçoit, il seroit à souhaiter qu'à mesure que ces Ambassades viennent, quelqu'un voulût donner une Instruction abregée de ce qui concerne les peuples qui les font; car par ce moyen les François pourroient acquérir d'une maniere bien glorieuse, & sans aucune estude pénible, la connoissance des païs éloignez, qu'on ne peut avoir autrement sans des lectures infinies de plusieurs livres écrits en différentes langues, ou sans de longs voyages & des fatigues insupportables.

Dans cette pensée nous avons crû que ce seroit une chose agréable & avantageuse en mesme temps, de prendre l'occasion de

la venuë des Ambassadeurs Moscovites pour donner au public un Extrait succint & exact de tout ce qui regarde leur païs, afin que comme cette matière fait maintenant le sujet des entretiens de tout le monde, chacun en puisse parler avec une connoissance suffisante de ce que les meilleurs Auteurs en ont dit.

Nostre dessein n'est donc que d'extraire icy fidellement & dans le moins de paroles que nous pourrons, ce qui se trouve écrit de la Moscovie par les Auteurs les plus célébres & les moins suspects, en différents temps, en différents païs, & en différentes langues, en y donnant seulement une suite & divisant toute la matiere par Chapîtres, afin de la rendre plus aisée à retenir, & qu'on puisse trouver avec plus de facilité tout se qu'on voudra chercher de ce qui regarde ces peuples.

Si nous voyons que ce petit travail soit receu avec plaisir, ce nous sera une occasion de donner, dans la suite, de pareils Abregez sur diverses nations peu connuës de ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere de cette forte de science.

RELATION
EXACTE ET CURIEUSE,

De tout ce qui regarde la Moscovie, ses Habitans & leur Grand Duc, tirée des meilleurs Auteurs qui en ont parlé jusqu'à present.

CHAPITRE I.

De la situation, & de la qualité du Païs.

La Moscovie est une grande region à l'extrémité de l'Europe qui est contiguë à l'Asie vers le Septentrion; c'est une partie de l'ancienne Sarmatie, nommée Russie du nom des anciens peuples Roxolans, & la Moscovie s'appelle aussi Russie Blanche à cause des neiges qui y couvrent la campagne les deux tiers de l'année, & elle a encore le nom de Grande Russie à cause de sa vaste estenduë. Elle est presque

toute dans la zone temperée septentrionale, & il n'y a que ses costes vers le Nord qui soient dans la zone froide.

Ses bornes sont de ce costé là la mer Glaciale ou Ocean Septentrional: du costé de l'Orient, c'est le fleuve Oby & le Tanaïs: du costé du midy, c'est le petit Tanaïs, les rivieres de Desna & Psola, avec la petite Tatarie: & au couchant, c'est le Boristene, le Narva, & les frontieres de Pologne, de Suede & de Nortvege.

Cet Empire a mille lieuës de longueur & sept cents de largeur, ainsi il est sans contestation que de tous les païs de l'Europe qui soit sous la domination d'un seul Prince, il n'y en a point de plus vaste que celuy-là.

Aux extrémitez vers le Nord il y fait un tres-grand froid, & il y a une nuit de trois mois, sans aucun jour pendant Novembre, Decembre & Janvier; mais, en revanche, il y a un jour de trois mois sans nuit pendant May, Juin & Juillet. En d'autres endroits le jour est de deux mois, en d'autres d'un mois, en d'autres de vingt-quatre heures, suivant que le païs se trouve plus proche ou plus éloigné du Pole Arctique.

Nonobstant ce grand froid & les longues nuits qu'il fait en hyver dans ces contrées, les peuples qui les habitent aiment mieux voyager en cette saison qu'un esté. La lune les éclaire suffisamment, & mesme les étoiles qui leur luisent quasi toûjours, outre cela la neige dont les champs sont couverts, & au défaut de tout cela ils ont des flambeaux d'un certain bois couvert de graisse de poisson que le vent allume au lieu de les éteindre. Mais l'esté la grande & continuelle chaleur les estourdit, principalement dans le païs moins septentrional & plus proche de la Pologne, où la quantité incroyable de ces grosses mouches que nous appellons cousins les fait desesperer. Cette chaleur excessive, où ils passent au sortir d'un grand froid, leur cause quelquefois des maux aux yeux; mais ce n'est qu'aux plus délicats & cela est rare.

La Moscovie est assez fertile, estant arrosée de quantité de rivieres dont quelques-unes comme le Jeniscea & la Dwine ou Duna, se débordent comme le Nil & engraissent la terre. La premiere de ces deux rivieres, dans son débordement, couvre soixante & dix lieuës de païs, & le chaud

de l'esté venant là-dessus, les bleds meurissent en six semaines.

La fameuse plante nommée Boranets, se trouve aux environs de la riviere de Volga ou Rha: cette plante ressemble tout à fait à un agneau & en a toutes les parties avec une toison délicate dont les femmes se servent pour couvrir leur teste: elle a quelque peu de sang & de chair: elle n'a point de cornes, mais des bouquets comme de laine en façon de cornes: elle vit & se nourrit autant de temps qu'elle a de l'herbe verte autour d'elle; mais aussi-tost que l'herbe voisine vient à seicher, ce Zoophyte ou plante-animal vient à défaillir manquant de nourriture. Le goust de cette plante est tres-agréable, si nous en croyons Petrée & le Baron de Herbestein.

On y tuë en hyver quantité de vaches qui se conservent pendant deux mois à cause de la gelée, & les cuirs en sont excellens & fort renommez en Europe.

Ce païs est abondant en abeilles, & on trouve dans les bois grande quantité de cire & de miel, jusques-là que Demetrius, Ambassadeur de Moscovie à Rome, assuroit, au rapport de Paul Jove, qu'un villa-

geois de sa connoissance s'estant un jour laissé couler dans un grand & gros arbre creux pour chercher du miel, se trouva dans le miel jusqu'à la poitrine, & demeura deux jours dans cet estat, ne vivant que de ce miel, jusqu'à ce qu'une ourse qui venoit pour en manger se laissa aller en bas à la façon des hommes, laquelle aussitost il embrassa par derriere & l'effara tellement avec ses cris qu'elle sortit promptement de cette fondriere & il en sortit avec elle.

Les Moscovites ont, outre le miel & la cire, de la poix, de l'huile, du sel, du lin, du chanvre, dont ils font grand commerce avec leurs voisins, & generalement on estime de toutes leurs denrées, les grains de Rezan & de Voldimere, les cuirs de Iaroslaw, la cire & le miel de Pleskou, le suif de Vologde, l'huile des environs de la Volga, le lin & le chanvre de la grande Novogrod, la poix de Dwine, le sel d'Astracan, & enfin les martres zibellines & les fourrures de Siberie.

CHAPITRE II.

Des moeurs des Moscovites.

Les Moscovites se vantent d'estre sortis des Grecs. Ils sont generalement d'une complexion tres-robuste, & les Boyards qui sont leurs Nobles, aiment fort à paroistre avec de gros ventres, jusques-là qu'on diroit qu'ils font consister en cela les marques de leur noblesse: Ils n'ont pour surnom que le nom propre de leur Pere, comme Alexis Mikelowits, c'est à dire Alexis fils de Michel, Jean Basilowits, Jean fils de Basile, Alexis Alexiewits, Alexis fils d'Alexis.

Ils portent la barbe longue & les cheveux fort courts. Leur grande occupation est la chasse ou la guerre.

Ils sont infatigables & se contentent de pain & d'eau; ils couchent mesme tous à terre, ou sur des bancs, si on en excepte les personnes de qualité. On les voit si fort accoûtumez au froid & au chaud qu'ils passent d'une extremité à l'autre sans que cela incommode leur santé. Cependant cette grande force ne leur vient pas d'avoir

teté long-temps, car les enfans n'y tetent leurs mères qu'un mois ou deux. Ils ne se plaisent gueres chez eux. Ils sont incivils & mesme cruels envers les Etrangers, comme s'en plaint Jacques, Ambassadeur de Dannemark. Ils sont méfians, traistres, & aiment si fort le sang que l'office de bourreau n'est pas infame parmy eux. Ils sont si fainêans qu'il semble que l'oisiveté soit leur partage naturel; ils font leurs affaires importantes durant la nuit. Ils sont grands negocians, fins & rusez, & trompent impunément dans le commerce; cela passe chez eux pour adresse. Ils sont débordez aprés les femmes & le Czar, qui n'estoit pas encore marié au temps que cet Ambassadeur de Dannemarck, dont nous avons parlé, fut envoyé vers luy, avoit toûjours auprés de sa personne cinquante filles de maison illustre qui le suivoient par tout où il alloit. Ils sont aussi fort sujets à l'yvrognerie, & peu de personnes en sont exempts. Ils prenoient autrefois du tabac avec grand excez : mais l'an mil six cens trente-quatre, il leur fut défendu rigoureusement sur peine du foüet, s'ils en prenoient par la bouche; & d'avoir les narines fenduës, s'ils estoient

convaincus d'en avoir pris par le nez. Le motif de cette défense si rigoureuse fut la dépense qui ruinoit les familles en tabac, & le danger des fuites qui en arrivoient; car un homme qui s'en estoit enyvré, mettoit le feu à sa maison & brûloit quelquefois la moitié d'une ville, parce que leurs maisons sont toutes de bois, la pierre y estant extrémement rare. Ils ne laissent pas de fumer malgré cette défense, tant ils sont enclins à ce plaisir de fainéant; mais le pis est, qu'ils se jettent de là dans des vices plus criminels & plus infâmes. La vanité & l'arrogance leur sont naturelles: ils méprisent tout le monde, & ils s'imaginent qu'aucune autre nation ne leur est comparable.

CHAPITRE III.

De leurs Repas.

Ils n'ont point de vin dans leur païs, mais ils se servent du medon ou hydromel, & de l'eau distillée d'orge & d'avoine, qui échauffe & enyvre comme le vin. Il est vray qu'on porte en Moscovie de la malvoisie & du vin Grec. Ils prennent aussi

de l'eau de vie à l'entrée du disner. Leurs collations se font avec du pain d'épice, de l'eau de vie & de l'hydromel.

Quand le Czar fait l'honneur à quelqu'un de le faire manger avec luy, on le met dans une salle separée de la sienne; & si le Prince le veut bien favoriser, il luy envoye du pain ou du sel de sa table.

Permistem, qui estoit Ambassadeur de Dannemark auprés du Czar, dit que, lors qu'il mangea chez luy, il y avoit cent Gentilshommes qui le servoient & qui portoient à chaque service autant de plats d'or sur la table; le disner dura six grandes heures. Le Prince portoit alors une robe toute semée de diamans, rubis, émeraudes & autres grosses pierreries; si bien qu'il y avoit lieu de s'étonner comment il pouvoit soûtenir une si grande charge. Il y avoit prés de luy trois cens Gentilshommes vestus de robes de drap d'or, fourrées de martres; & l'Ambassadeur Jacques dit que lors, qu'il aborda le grand Duc, il avoit une robe de velours jaune, couverte de pierres précieuses, un carcan d'or & de pierreries, un bonnet couvert aussi de pierreries & d'une couronne d'or: il avoit au doigt plusieurs

bagues, avec de fort grosses perles, & un sceptre d'or à la main. Mais nous voila insensiblement passez au chapitre des habits.

CHAPITRE IV.

De leurs Habits.

On use en ce païs-là de toutes couleurs sur les habits, excepté du noir, qui n'est que pour les seuls Prestres, entre lesquels les plus honorables portent un tableau pendu au col, dans lequel sont écrits les Commandemens de Dieu.

Les habits ordinaires des hommes sont de grandes robes, dont le bord va jusques aux talons, avec des manches fort étroites, & de mesme longueur que les robes. Les gens de qualité les ont de satin, de damas, de brocard, & les Bourgeois de drap qu'on porte des païs étrangers; parce que dans le païs ils ne font que des draps fort grossiers, dont les seuls païsans s'habillent. On ne porte pas la ceinture au dessus du ventre, mais au dessous, afin que le ventre en paroisse plus gros. Leurs colets & leurs

chemises sont ordinairement en broderie de soye de diverses couleurs; ils ne portent point de chapeaux, mais des bonnets, &, au lieu de souliers, ils ont des botines de cuir rouge ou jaune, excepté les païsans, qui portent des souliers d'écorce d'arbre, qu'ils font eux-mesmes, car ils sont-là tous cordonniers.

L'habillement des femmes est presque le mesme que celuy des hommes; leurs robes sont seulement un peu plus larges, leurs manches de chemises sont de trois ou quatre aunes de long & fort plissées, & leurs bonnets sont fort bizarres.

CHAPITRE V.

Des Civilitez & des complimens dont ils usent entr'eux.

Les Moscovites ont dans toutes leurs maisons une image de quelque Saint, & lors qu'une personne rend visite à un autre, celuy qui entre oste aussi-tost son bonnet & se tourne vers l'image, fait trois fois le signe de la Croix, puis baissant la teste, il dit, *Ayez pitié de moy, Seigneur;* &

en suitte il saluë celuy qu'il vient voir. Ils se touchent tous deux reciproquement dans les mains, ils se baisent, & font à qui baissera le plus la teste; aprés quoy ils s'asseyent & s'entretiennent, & lors que celuy qui est venu veut s'en retourner, il va au milieu de la chambre faire la mesme chose qu'il a faite en entrant.

Pour ce qui regarde leurs autres civilitez, ils salüent les Grand en donnant du front contre terre, parce qu'ils font consister le plus grand respect au plus grand baissement de la teste; c'est pourquoy lors que les pauvres demandent l'aumosne, ils donnent aussi du front contre terre.

CHAPITRE VI.

De leur Etude & de leurs Sciences.

Les Moscovites n'ont eu aucun alphabet jusqu'en l'an mil deux cent soixante-deux, que l'Empereur Michel Paleologue leur envoya les caracteres des Esclavons, lesquels ils apprirent à lire & à écrire, & encore aujourd'huy tous leurs livres sont écrits en ces caracteres. Ils n'ont ny Colleges ny

Universitez, mais seulement des Ecoles pour apprendre à lire & à écrire; cela leur suffit pour estre Docteurs. Que si quelqu'-un vouloit passer plus avant & apprendre quelque science, il seroit puny, parce que les grands Ducs ne veulent pas que personne soit estimé plus sçavant qu'eux.

De là vient que les Notaires, les Secretaires, & mesme le grand Chancelier, ne répondent precisément aux Lettres des Princes etrangers, ny aux propositions de leurs Ambassadeurs, que ce que le Czar leur dit & leur commande.

Les Prestres mesmes n'en sçavent pas davantage, & ils ne preschent jamais, mais se contentent de faire quelques lectures dans l'Eglise, comme nous dirons.

Ils écrivent sur des roulleaux de papier coupez en bandes & colez ensemble de la longueur de vingt-cinq ou trente aulnes.

Ils n'ont qu'une Imprimerie à Sloboda d'Alexandre, à trois grandes lieuës de Moskow.

Ils n'ont aucun Medecin que ceux qui servent l'Empereur, & il n'y a parmy eux aucune boutique d'Apoticaire. Comme ils ne reçoivent pas volontiers les Etrangers,

ils ne sçavent que leur langue, qui est la langue Esclavonne, mais fort corrompuë.

Ils commencent l'année par le premier jour du mois de Septembre, & ne se servent point pour compter les années, d'autre époque que de celle de la création du monde, qu'ils croyent avoir éste faite en automne.

CHAPITRE VII.

De leurs Mariages.

Pour ce qui regarde leurs mariages, il n'est pas permis à celuy qui doit épouser, de voir la fille avant le jour des nopces. Il n'y a que les parens de l'un & de l'autre costé qui se voyent, & qui concluent l'affaire.

Un des articles que le père de la fille fait toûjours mettre dans le Contrat est que le mary ne la foüettera jaimais, suivant la relation d'un Auteur Anglois qui a esté neuf ans à la Cour du Czar; & lors que les contractans sont à l'Eglise, le Curé, outre les demandes ordinaires, demande encore à l'époux s'il menacera & battra sa

femme; & l'époux ayant répondu que non, le Curé, aprés ces interrogations, met sur la teste des deux mariez un bouquet d'absynthe, leur donne la bénédiction, & boit à leur santé dans une tasse de bois doré, dans laquelle ils boivent en suitte eux-mesmes, & aussi-tost l'époux jette la tasse par terre & la foule aux pieds, demandant à Dieu que tous ceux qui les voudroient mettre mal ensemble soient ainsi foulez.

Chacun n'épouse qu'une femme, qu'il garde tandis qu'elle luy agrée, mais dès qu'elle luy déplaist il la renvoye pour le moindre sujet; & le mary qui s'est ainsi défait d'une femme, en peut épouser une autre après six semaines.

La condition des femmes est misérable, car les hommes ne tiennent pour honnestes que celles qui ne sortent jamais du logis. Elles vont fort rarement à l'Eglise, & jamais au bal ny aux autres assemblées. Lors que leurs maris les battent, elles les en aiment davantage, parce qu'elles croyent que c'est qu'ils sont jaloux d'elles, & par consequent amoureux: aussi les maris n'en font-ils pas plus d'état que de leurs servantes.

Si, les maris & les valets estant absens, il arrive que les femmes ayent à tuer une poule ou autre beste pour apprester à manger, elles vont à la porte du logis portans cette beste & un coûteau, & prient ceux qui passent de faire cét office; parce que les hommes tiennent pour impour tout ce qui est tué par les femmes. Celles qui se marient trois fois passent pour lubriques.

CHAPITRE VIII.

De leurs Funerailles.

Aussi-tôt que quelqu'un est mort on lave le corps, on luy met une chemise neuve, & des botines rouges toutes neuves.

Lors qu'on le porte en terre, quatre filles voilées marchent devant le corps, faisant des cris & des plaintes horribles, & elles demandent au défunt, entr'autres choses, pourquoy il est mort.

Lors qu'on est arrivé au lieu de la sépulture, on laisse la birèe prés de la tombe durant huit jours, au bout desquels on revient au mesme lieu, & ceux qui avoient accompagné le mort le baisent. En suite

le Prestre met un billet en la main du défunt, dont l'écriture porte qu'il a bien vescu, & que le Prestre luy a donné l'absolution de toutes ses fautes: ce qui se fait (à ce qu'ils disent) afin que le mort montrant ce billet à saint Pierre, ce Saint luy ouvre aussi-tost la porte de Paradis. Aprés cela ils enterrent le corps, & chacun jette un peu de terre sur le tombeau.

Les parens ne sont en deüil que durant six semaines, aprés lesquelles le veuf ou la veuve se peuvent remarier. Le jour du deceds est mis en écrit par les parens, qui s'assemblent tous les ans à pareil jour, pour faire un festin en mémoire du défunt. Ce n'est pas dans les Eglises que les morts sont enterrez, mais dans les Cimetieres.

CHAPITRE IX.

De leurs Richesses.

Le revenu du grand Duc est tres-considérable; car il a son Domaine, il a les imposts qui vont à vingt-deux millions de livres &, outre cela, il tire des sommes in-

croyables des tavernes qu'il entretient, & il a cinq pour cent de toutes les marchandises, ce qui fait encore un revenu immense, car le commerce & le négoce est tout à fait grand en Moscovie. Par dessus tout cela, ce Prince est maistre absolu de toutes les terres de ses Estats; en sorte que personne n'a rien de propre qui ne vienne de sa main, & tous les biens de ceux qui meurent sans enfans luy revienent. On dit mesme que s'il y a des personnes riches, qui soient incapables de le servir ou à la guerre ou ailleurs, il prend une partie de leur bien, ou pour soy, ou pour en entretenir quelque Officier. Il a la plus grande partie des peaux & des fourrures, comme aussi des poissons, qu'il fait conserver secs pour la nourriture des garnisons.

Permistem dit qu'il a tant de plats d'or & tant de belles pierreries, qu'il n'y a Prince en Europe qui l'égale. L'an mil quatre cent soixante & dix-neuf, le Duc Jean emmena seulement de Novogrod, lors qu'il y fut entré, trois cents chariots chargez d'or, d'argent & de pierres precieuses, outre que ce Prince ramasse tout l'or & l'argent, tant monnoyé qu'autre, que les

étrangers portent en Moscovie sans permettre qu'il sorte du païs. Il prend mesme à ses Ambassadeurs, lorsqu'ils viennent des païs étrangers, tous les présents d'or & d'argent qu'on leur a faits.

Il tient ses trésors dans les Forteresses de Iaroslaw, de Moskou & du Lac Blanc, ou Bieloser.

Le Païs n'a point de mines d'or ny d'argent, & ce qui le fait abonder en or & en argent ne vient que de ce que nous avons dit, que depuis que l'un ou l'autre y est entré il n'en sort jamais, les Moscovites ne payant aux étrangers ce qu'ils prennent d'eux qu'en marchandises de leur païs.

Ce qui fait les richesses des particuliers, c'est la liberalité du Prince ou le négoce; car, comme nous avons déja remarqué, la Moscovie fournit abondamment aux autres païs des fourrures, des cuirs, du miel, de la cire, du lin, du chanvre, du suif. Mais comme le Prince est le maistre de tout, il ne laisse à chaque particulier que ce que bon luy semble.

Leurs Ports les plus marchands sont Astrakan sur la Mer Caspie, & saint Nicolas sur le Golfe de Grandwic. Dans le

premier viennent les marchands de Perse & d'Armenie; & dans le second l'on voit les navires d'Angleterre & de Hollande.

CHAPITRE X.

De leurs Forces.

Les Moscovites sont fort adroits à tirer de l'arc, & ne manquent gueres à porter leur fléche où ils veulent. Ils ont outre ces armes l'épée & la hache, & se servent depuis long-temps d'armes à feu, jusques là qu'en 1579, leur Czar avoit, seulement en quatre Chasteaux, deux mille canons, dont quelques-uns estoient si gros qu'éstant sur le ventre, un homme de grande taille ne pouvoit pas toucher le haut avec la teste.

Permistem asseure que ce Prince peut assembler en quarante jours trois cens mille chevaux & cent mille bons arquebusiers: & Petrée, qui est plus moderne que Permistem, dit que le Czar ne se met jamais en campagne avec moins de trois cens mille hommes. Il n'entretient pourtant d'ordinaire que quinze mille hommes de cavalerie & douze mille d'infanterie pour sa

garde & pour les garnisons, avec soixante & cinq mille pour visiter tous les ans les frontieres du costé de la Tatarie, sous la conduite d'environ cent Officiers, afin de prevenir les courses des Tartares. Lors qu'il a besoin d'une plus grande armée, les Nobles sont obligez non seulement de luy fournir un nombre de soldats entretenus à proportion du nombre des serviteurs qu'ils ont chacun, mais encore de venir eux-mesmes à la guerre, sans que rien puisse les en excuser, pas mesme une maladie, & si quelqu'un y manque tous ses biens sont aussi-tost confisquez.

Les armées ne sont ordinairement composées que de gens de cheval; parce que l'Infanterie est reservée pour la défense des places, ce qui fait qu'elle est plus estimée que la Cavalerie; parce qu'elle soûtient un siege avec beaucoup de vigueur, comme on a assez vû à la défense du Chasteau de Vilna, à celle de la Forteresse de Noteburg, & aux autres occasions depuis deux cens ans: au lieu que la Cavalerie qui combat en pleine campagne a peu de force & d'adresse; & en effet on a veu qu'en bataille rangée ils ont presque toû-

jours esté battus par les Polonois & par les Suédois.

L'Infanterie mesme n'est pas si habile à attaquer une place qu'à la défendre, ce qui a paru devant Smolensko en 1633, devant Riga en 1656, devant Azac en 1673, & ailleurs.

Le Czar donne des cheveaux à tous ceux qui sont à l'armée, hormis aux Gentilshommes qui doivent avoir les leurs, & sont tenus de servir pour rien. La paie des autres est de huit thalers par an, moyennant quoy il faut qu'ils s'entretiennent & qu'ils soient prêts à toute heure à marcher, de telle sorte que si quelqu'un manque à venir estant mandé il perd la vie, un thaler ne vaut qu'environ un écu de nostre monnoye, mais on vit à si bon marché en ce païs là, qu'on ne doit pas estre surpris qu'un cavalier s'y entretienne pour huit écus par an.

Ils sont si lâches qu'ils ne combattent jamais qu'ils ne se voyent six fois plus nombreux que leurs ennemis, & encore aprés cela, si dans le combat ils sont un peu maltraittez, ils prennent aussi-tost la fuite en jettant les armes, quoy qu'ils sça-

chent qu'ils sont mal receus chez eux lors qu'ils ont perdu la victoire; car les Capitaines sont foüettez, & les biens de tous les autres sont confisquez.

Le Grand Duc a pour ses gardes, selon Dom Juan de Perse, dix mille hommes des plus forts & des plus vaillants qu'on puisse choisir. Ses forteresses sont en grand nombre, situées avantageusement sur des lacs ou des serpentements de riviere ou des rochers, munies de tout, & fortifiées de bois & de terre, qui est ce qui résiste le mieux au canon.

Il a pour voisins le Tartares Précopites, ses ennemis mortels, qui se sont rendus si redoutables aux Moscovites, que l'an 1575 sur le bruit qui courut en Moscovie, que les Tatares venoient en grand nombre, le Czar s'alla refugier au Fort de Slobode où il n'avoit rien à craindre. Cette frayeur venoit du souvenir des maux que les Tatares avoient faits en Moscovie huit ans auparavant, lors qu'ils ravagèrent tout le païs, brûlerent à Moscou quarante mille maisons, & tuèrent deux cens mille hommes.

Il a aussi pour voisins les Polonois, dont les guerres qu'ils ont euës avec les Mos-

covites depuis l'an 1600 ont fait connoistre que vingt mille Polonois battront toûjours plus de soixante mille Moscovites.

Il a encore pour voisin le Suédois qui a fait plus de mal que tous les autres aux Moscovites, leur ayant enlevé grand nombre de villes & de forteresses, jusqu'à ce que, par l'entremise du Roy d'Angleterre, la paix se fit entr'eux l'an 1617 moyennant diverses conditions, & entr'autres que le Czar renonceroit à la Livonie, & n'en prendroit plus le titre de Duc, ce qui a porté grand préjudice à ce Prince. Car selon Permistem, il avoit dans la Livonie des magazins de sel qui luy rapportoient tous les ans un million d'or.

CHAPITRE XI.

De leur Gouvernement.

Tout ce grand païs est gouverné par un seul Mònarque qu'on nomme le Grand Duc ou Knez de Moscovie, car Knez en Russien signifie Duc. Il prend aussi luy-mesme le titre de Czar qui semble estre derivé de Cesar, & qui signifie Empereur, il se nomme

aussi grand Seigneur: & on l'appelle encore le Roy Blanc, parce que ses sujets portent des bonnets blancs. Ses Armes sont un Aigle à deux testes portant trois Couronnes.

Le fils succède au throsne de son père, & au défaut de fils les plus proches parents. Les Czars qui règnent à présent sont fils d'Alexis II (?). Celuy-cy estoit fils d'Alexis Michel ou Michalowits qui mourut en 1676 & de la fille d'Elie Danilowits Miloslawski; car les Czars épousent toûjours une de leurs sujettes.

Michel, père d'Alexis qui mourut le 12 Juillet 1643, avoit épousé Eudoxe Lucanowena. Il estoit fils du Patriarche de Moscou, & avoit esté élû par les Moscovites, qui avoient chassé Ladislas, Prince de Pologne, qu'ils avoient mis eux-mesmes sur leur throsne aprés qu'il eut pris Moscou en 1611. Peu de temps avant celuy-cy régnoit Demetrius qui a fait tant de bruit, & qu'on a prétendu estre un imposteur.

On peut voir la suite chronologique des Grands Ducs dans les Histoires faites au long, & nous ne nous y arrêterons pas dans ce petit Abregé, nous contentant de

marquer seulement que Volodimir, fils de Steflaus, est proprement tenu pour le premier Grand Duc de Moscovie, & que ce fut luy que les Grecs convertirent à la Foy Chrêtienne l'an 988. Il prit au Baptesme le nom de Basile, & Iaroslaf luy succéda.

Ce Volodimir avoit esté fort meschant avant de ce faire Chrétien. Il estoit si impudique qu'il avoit plus de huit cens concubines & six femmes légitimes. Mais en se faisant baptiser il répudia ses femmes, & chassa toutes ses concubines: aprés quoy il épousa Anne, sœur des Empereurs Basile & Constantin.

Sous le règne de Grêgoire Sevolodits, l'un de ses successeurs, Bati Empereur des Tatares subjugua toute la Russie, & la rendit tributaire aux Tatares, tuant Sevolodits de sa propre main l'an 1237 & la Russie demeura depuis ce temps-là sujette aux Tatares, l'espace de deux cens soixante ans, pendant lequel temps les Russes ou Moscovites eurent des Princes au choix des Tatares, qui abusèrent tellement de leur pouvoir que lors qu'ils envoyoient des Ambassadeurs en Moscovie, le Prince estoit obligé d'aller au devant de ces Ambassa-

deurs, de mettre pied à terre, d'offrir au Chef de l'Ambassade un plat plein de lait de cavale, de lécher les gouttes qui en tomboient par hazard sur le crin du cheval, de mener ensuite les Ambassadeurs au Palais, & de se tenir debout & nuë teste devant eux assis & couverts. Ce pauvre Prince estoit encore obligé par un serment solemnel de donner du foin à manger dans son bonnet au cheval du Grand Kam.

Le Czar Jean Basilowits, surnommé le Grand, fut celui qui délivra son païs de tous ces infâmes hommages. Il est Ayeul de Jean Basilowits II qui regnoit lors que Possevin fut Ambassadeur en Moscovie. Celui-ci fut le plus grand Tyran qui ait jamais esté. Il prenoit plaisir à voir tourmenter des hommes: il fit en Livonie une action d'une cruauté detestable; il prit 500 filles Nobles & les abandonna à la brutalité de ses soldats, & ensuite les fit déchirer & mettre en pièces. Aprés ces horribles cruautez, & toutes les grandes conquestes qu'il avoit faites, il se fit Moine: laissant l'Empire à ses deux fils: mais bien-tost aprés les plus Grands du païs luy envoyèrent des Députez pour le supplier de re-

prendre le Gouvernement, ce qu'il fit, & fut plus cruel qu'auparavant. Il tua son fils Jean d'un coup de bâton. Lors que ce Tyran fut mort, on assûre que son corps disparut aussi-tost, & on ne le put jamais trouver. C'estoit celuy-cy qui avoit si bien traité les Juifs du temps du Pape Grégoire XIII lors qu'ayant assemblé tous ceux qui se trouvèrent dans ses Etats, il leur fit renier le Judaïsme, & puis ayant fait faire un grand pont sur le Mosco, il les fit jetter du haut en bas pieds & poings liez, disant que c'estoit pour les mieux baptiser, depuis lequel temps il n'y en a pas eu dans toute la Moscovie.

Ce Jean eut pour successeur Théodore son fils, qu'à cause de son peu de santé, s'associa Boris, frère de sa femme, lequel, par reconnoissance, l'empoisonna, & fit mourir ensuite Démétrius autre fils de Jean, qui n'avoit que neuf. ans, & que son père avoit entretenu à Uglithz à cent lieuës de Moskow. Pendant le règne de ce Boris, un Gentil-homme nommé Griska Trepeya, confiné par ses parents en un Convent pour ses méchancetez, en sortit, leut avec attention les Annales de Russie, puis s'estant

bien instruit alla trouver le Roy de Pologne, luy dit qu'il estoit Démétrius, fils de Jean Basilowits, en donna quelques marques qui le firent estimer tel, promit que s'il pouvoit parvenir à la Monarchie avec l'assistance des Polonois, il uniroit l'Eglise de Russie à la Romaine: par ce moyen il leva une puissante armée en Pologne, & entrant en Moscovie, il trouva quantité de Moscovites ennemis de la domination de Boris qui suivirent son party, & luy livrerent plusieurs places.

C'est là ce Démétrius dont nous venons de parler. Il vainquit Boris aprés plusieurs combats, & ayant fait mourir son fils aprés que le père se fut empoisonné luymesme, il entra dans Moskow, fut couronné par le Patriarche dans la grande Eglise: mais, le onziéme mois de son règne, il fut tué dans la mesme ville l'an 1606 par ses sujets mesme qui ne pouvoient supporter qu'il fist plus d'estat des Polonois que des Moscovites, & qu'il eût des gardes Etrangeres; car il avoit prés de sa personne, suivant Monsieur de Thou, une Compagnie de cent François armez de pertuisanes, commandez par le Capitaine Marge-

ret, qui a fait une petite Relation de ce qui regarde ce Démétrius, & par occasion de tout l'Etat de la Moscovie, qu'il a dediée à Henry IV. Il avoit encore cent Halebardiers Anglois & cent Escossois, outre plusieurs autres Compagnies d'Allemands & de Livoniens. Joint que d'ailleurs il vouloit ranger les Russes à l'obéïssance de l'Eglise Romaine. Son corps fut traisné par la ville jusqu'à la place, où il demeura quatre jours étendu sur une table; & ensuite il fut brûlé. Zuski, principal autheur de la conjuration, fut mis aprés luy sur le thrône.

Le Grand Duc est couronné à Moskow par le Patriarche dans l'Eglise de nôtre Dame avec grande cérémonie.

Il a toute authorité dans ses Estats, tant au Temporel qu'au Spirituel, & peut disposer des biens & de la vie de ses sujets, lesquels avoüent tous publiquement qu'il ne fait rien que par la volonté de Dieu dont il est exécuteur, & cette créance fait qu'ils luy obeïssent aveuglément, se laissant épuiser & ruiner comme il luy plaist, & personne ne se disant maistre de quelque chose. S'il donne à quelqu'un des terres,

elles ne passent point à son successeur sans la confirmation du Prince: & non seulement les moindres de ses sujets, mais mesme les Princes de son Sang ne se nomment jamais qu'esclaves de l'Empereur. Il n'apelle luy-mesme aucun Moscovite que par des noms diminutifs & tels qu'on les donne aux valets, comme Jannot, Colas, Michaut.

Son Conseil est composé de douze Sénateurs, qui sont pour la pluspart des Knez ou Ducs. Il y a six départements: le premier est pour les affaires Estrangeres: le second pour celles de la Guerre: le troisiéme pour les Finances: le quatriéme pour recevoir divers comptes: le cinquiéme pour les procés Civils: & le sixiéme pour les Criminels. Tous les Conseils d'Estat se tiennent ordinairement de nuit. Il y a un grand Chancelier & un Sur-Intendant des Finances. La Justice s'administre en fort peu de temps; les procés les plus importants sont remis au Prince. Les parties plaident chacune pour soy. Lors qu un débiteur ne peut ny payer ses dettes ny trouver caution, il devient esclave ou du Czar ou de quelque autre, suivant la vo-

lonté du Prince. Le supplice des criminels est l'estrapade ordinairement; & quand le crime est digne de mort, ils sont pendus, ou ils ont la teste coupée. Celuy qui commet adultere est obligé de donner au mary autant d'argent qu'il en demande, & outre cela il est foüetté depuis le Palais où se tient la Cour, jusqu'au logis de la femme, laquelle estant repudiée est mise dans un Couvent, & aussi-tost son mary peut en épouser une autre.

Si quelqu'un niant un crime dont il est accusé, demande le combat contre son accusateur, il luy est accordé, & chacun des deux peut mettre une autre personne en sa place pour se battre, & prendre les armes qu'il veut, excepté l'arc. Si l'accusé ou celuy qu'il a mis en sa place est vaincu, il est puny, & cette permission de duël fait que la Justice entend rarement des plaintes.

Il est défendu sur peine de la vie à tous les Moscovites sans exception de personne, de sortir du païs sans la permission du Czar. De là vient que tous les Ambassadeurs de ce païs-là ont à leur suite quantité de Marchands, qui ne pouvant sortir

autrement de la Moscovie, prennent cette occasion de voyager pour négocier, & le Czar qui ne l'ignore pas, envoye souvent exprés des Ambassadeurs pour des sujets peu importants, & quelquefois seulement pour demander à un Prince Etranger comment il se porte. Il est aussi défendu à tous ses sujets sur peine de la vie d'avoir des Navires; ce qui est une suite de la défense de sortir.

Si, malgré cette defense de sortir, quelqu'un s'est échappé, & qu'il revienne dans le pais, le Prince le récompense au lieu de le chastier. Cette récompense est qu'il rend l'esclave libre, annoblit le roturier, acquitte les endettez, & absout les criminels.

Il retient toujours prés de luy les femmes, enfans & autres proches parents de ceux à qu'il donne le Gouvernement des places, ou la conduite des Armées, pour les obliger par là à ne point biaiser. Lors qu'il envoye quelqu'un en Ambassade ou à la défense de la frontiere, ou à quelque autre commission, celuy-cy fait le voyage à ses dépens. Il est vray que s'il s'acquitte bien de sa charge, le Grand Duc

luy donne un Gouvernement à son retour.

Il donne aussi à ses Ambassadeurs des Gardes qui les doivent accompagner par tout, & hors la présence desquels il ne leur est pas permis de parler à personne.

CHAPITRE XII.

De ce qui regarde les Ambassadeurs que le Grand Duc reçoit.

Les Ambassadeurs des Princes Etrangers sont défrayez par le Grand Duc avec toute leur suite tandis qu'ils marchent dans ses Etats, soit en venant, soit en s'en retournant. Lors qu'il leur donne Audiance, il est assis sur son throsne doré, & vestu de velours rouge couvert de perles & de pierreries, portant sur la teste le bonnet Royal avec la Couronne: il a une grande croix d'or penduë au col qui luy vient sur la poictrine: ses bottines sont couvertes de perles & de pierreries: & il porte en la main gauche un sceptre de corne de Licorne enrichy d'or, de diamants & d'autres pierres précieuses.

Lors que les Ambassadeurs le saluënt, il leur presente la main à baiser, à eux & à chaque Gentil-homme de leur suite. Et, avant leur départ, il fait aussi des présents à eux & à tous ceux qui les accompagnent, jusques au moindre valet. Mais si les Ambassadeurs ne font tout ce qu'il désire, ils sont maltraittez, battus & mis en prison, sur tout s'ils manquent le moins du monde aux grands respects qu'il exige d'eux: jusques là que le Grand Duc Jean Basilowits fit cloüer le chapeau sur la teste à un Ambassadeur Italien qui s'étoit couvert en sa presence. Cette fierté du Czar est la chose la plus incommode pour traiter avec luy; car on a toutes les peines du monde de demeurer d'accord sur les titres qu'il prétend qu'on luy donne, non seulement quand on luy envoye des Ambassadeurs, mais mesme quand on en reçoit de sa part. Et en 1645 il prit pour pretexte de la guerre qu'il fit contre la Pologne, que les Polonois ne luy avoient pas donné les titres qui luy sont dûs.

CHAPITRE XIII.

De la Religion de Moscovites.

Les Moscovites suivent la créance des Grecs qui les ont premierement instruits, & tiennent les autres Chrétiens si éloignez de la vraye Doctrine, que lors que le Czar donne Audiance à des Ambassadeurs des autres Princes de l'Europe, il a toûjours auprés de luy un bassin plein d'eau, pour se laver aussi-tost qu'ils seront partis, comme s'il avoit esté soüillé par leur présence. Mesmes c'est une chose ordinaire parmy les Moscovites, que lors qu'ils sont en colère contre quelqu'un, ils luy souhaittent qu'il embrasse la créance des Romains ou des Polonois, comme le plus grand malheur qui luy sçauroit arriver.

Ils disent l'Office & la Messe en langue du païs. Leur Messe est trois fois plus longue que la nostre; ils consacrent avec le pain levé; ils mettent dans le Calice de l'eau chaude avec le vin, disant qu'il sortit du costé de nostre Seigneur du sang & de l'eau qui éstoit chaude; ils donnent la sainte Hostie aux enfans de sept ans, parce qu'ils disent que c'est à cet âge que

les hommes commencent à pécher; ils communient sous les deux éspèces; ils se confessent; ils n'ont point de Vigiles comme nous; mais ils jeûnent tous les Vendredys; leur Carême est de sept semaines; la Prière pour les Morts, les Processions, les Pélérinages, le signe de la Croix, & autres pareils actes de Religion practiquez dans l'Eglise Romaine leur sont familiers.

Ils honorent les images qui sont toutes chez eux de peinture platte, & on ne les peint point avec aucune partie du corps nuë. Ils ont une vénération particulière pour Saint Michel, pour Saint André, pour Saint Jean, pour Saint Elie, mais ils révèrent sur tout la Sainte Vierge & Saint Nicolas qui est le Patron de leur païs, & le Protecteur de leur Nation. La plus grande feste de l'année est chez eux celle de l'Annonciation.

Ils baptisenles enfants par immersion, en les plongeant par trois fois dans l'eau jusques au dessous de la bouche. Ils n'ont point de Prédicateurs, mais leurs Prestres lisent publiquement les vies des Saints, ou quelque Homélie, mesmes de Saint Jean Chrysôstome. Ils font leur prière debout,

& donnent quelquefois en priant Dieu du front contre terre.

Ils ont un Métropolitain Patriarche particulier de leur Religion, lequel ne dépend plus à présent du Patriarche de Constantinople. Son éléction se fait par les Archevesques, Evesques, Abbez, & par tout le Clergé de Moscovie. Si le Duc agrée l'élection, il est consacré: sinon le Duc en élit un autre à son gré. Le Patriarche de Constantinople confirmoit autrefois cette élection, mais depuis le Duc Basile cette confirmation n'est plus recherchée. Il est vray que le grand Duc ne laisse pas d'envoyer tous les ans à ce Patriarche là, par forme d'aumosne, environ cinq cens écus. Celuy de Russie a environ quarante-trois mille livres de rente. Antoine Sielanva qui avoit ce Patriarchat, fut déposé l'an 1667 dans un Synode général, pour avoir contribué aux desordres arrivéz en Moscovie au sujet de la Religion.

Le Patriarche a trois Archevesques sous luy; dont le principal se tient à Novogrod, & les deux autres à Susdal & à Rostow. Il y a plusieurs Evesques, comme celuy de Rezan, de Kolon, de Cazan, de Tver,

de Smolensko, d'Astracan, de Pleskou & autres, qui sont tous choisis entre les Moines. Ils ne sont pas mariez, & ne mangent jamais de chair, non plus que le Patriarche. Ils ne portent point d'anneaux aux doigts, ny ne visitent point leurs Diocèses, mais ils donnent charge à quelques hommes laïques de s'informer de leurs Prestres & Curez.

Les simples Prestres qui font nommez Popes, peut êstre par corruption au lieu de Papes c'est à dire péres, épousent une fille avant d'être Prestres. Que s'ils viennent à la perdre & veulent demeurer sans se marier, ils continuent leur exercice: mais s'ils prennent une autre femme, ils ne peuvent plus faire les fonctions de Prestres. Il y a quantité de Moines de l'Ordre de saint Basile, tous grandement ignorans. Il y a aussi des Couvents de Religieuses qui suivent la Regle de saint Antoine: mais un voyageur Anglois a écrit que leur principale occupation est de faire des sortiléges qui se pratiquent dans les mariages, sur tout des gens de qualité. Il n'y a dans toute la Russie que deux Abbez, mais il y a beaucoup de Prieurs.

L'habillement du Patriarche & de tous les autres Prélats est noir, & tout semblable à celuy des Moines, sans autre différence, sinon que celuy des Prélats est de velours ou de damas, & celuy des Moines est de drap. Il n'y a que le seul Archevesque de Novogrod qui porte le manteau & le bonnet blanc.

Le Patriarche bénit la rivière de Moscou deux fois l'année, sçavoir le jour des Rois & le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, ausquels jours les autres Prêtres bénissent de mesme les autres rivières, & alors on voit baigner plusieurs hommes, femmes & chevaux, & mesme tremper plusieurs images dans ces rivières.

Entre les cérémonies des solemnitez que font les Moscovites, la plus remarquable est celle du jour des Rameaux, auquel le grand Duc ayant oüy la Messe en l'Eglise de Nostre-Dame, s'en va dans celle qui est appellée de Hierusalem, menant un asne sur lequel le Patriarche est monté. L'ordre de cette Procession est tel: Les Evesques, les Moines & les autres Prestres marchent les premiers richement vestus. Ils sont suivis de deux chevaux qui tirent un arbre

sur lequel sont assis quatre enfans vestus de blanc, qui crient sans cesse Osanna in excelsis; & cet. arbre est chargé de diverses sortes de fruids. Il y a quarante jeunes enfans nobles qui marchent aprés &, portant des robes d'écarlatte, les étendent par les ruës. Le Patriarche les suit, monté sur un asne, conduit par le grand Duc, donnant la bénédiction au peuple avec une Croix qu'il porte. Lors qu'il est arrivé à la porte de l'Eglise de Hierusalem, il descend de son asne & entre dans l'Eglise avec le Duc, auquel il donne deux cens rubel pour l'honneur qu'il luy a fait (le rubel vaut quatre livres seize sols). Tout le monde porte à cette procession des branches de palme, & ils tiennent pour grand peché de n'y pas assister, & de ne porter pas une branche. Le mesme se pratique, comme à Moskow, dans tous les autres lieux de la Russie, où l'Evesque ou le Curé représente le Patriarche, & le Gouverneur ou le Juge représente le Grand Duc.[1])

---

1) Cérémonie comme bien d'autres, abolie par Pierre I.

XIV. CHAPITRE

De leurs Erreurs.

Les Moscovites errent en ce qu'ils tiennent que le Saint-Esprit ne procede pas du Fils: qu'il n'y a point de Purgatoire: qu'il ne faut pas jeûner le Samedy: que l'Hostie consacrée le Jeudy Saint est plus consacrée que les autres: que ceux qui communient en peché mortel ne reçoivent pas le Corps de Jesus-Christ: qu'on peut se remarier, la premiere femme estant vivante dans un Couvent: qu'on ne péche pas en prestant à usure: que la restitution des choses d'autruy n'est pas nécéssaire pour le salut: qu'il n'est pas permis de faire en relief l'image de Nostre Seigneur Jesus-Christ: que lors que la femme d'un Prestre vient à mourir, & que le Prestre se remarie, il n'est plus Prestre. Plusieurs tiennent que la simple fornication n'est pas péché. Ils défendent chez eux aux Catholiques Romains tout exercice de leur Religion, quoy qu'ils permettent à toutes Nations de quelque autre Religion qu'elles soient, de vivre en liberté de con-

science. Il est vray qu'il n'y a point de Juifs parmy eux, mais il, y a plusieurs Peuples idolâtres. Les Lutheriens Allemans ont une Eglise avec exercice au village de Crasnacella, prés de Moskow.

CHAPITRE XV.

De l'étenduë de la Moscovie & de toutes ses Provinces, Païs & Royaumes, avec les mœurs & les Religions differentes de leurs Habitans.

Parmy les grandes Provinces que le grand Duc possede en Europe, les plus considérables sont la Duché de Moscovie, qui a donné le nom à tout l'Empire, parce que sa Capitale, qui est Moskow, est le Siége ordinaire du Prince, comme aussi du Patriarche qui est logé auprés de luy. Cette ville a de tour trois lieuës d'Allemagne. Il y a quarante-six mille maisons, & quatre mille cinq cens Eglises ou Couvents. Les principales de ces Eglises sont toutes revestuës de cuivre doré, & la plus pauvre de toutes a cinq cloches. Les ruës y sont fort larges, mais tellement boüeuses dés qu'il y pleut qu'on a peine d'y

marcher. Cependant l'air y est si sain dans toute cette Duché qu'on ne se souvient pas qu'il y ait jamais eu de peste. On y trouve trente mille Boyars ou Gentilshommes, toûjours prests à monter à cheval pour le service du Czar; la ville Sloboda d'Alexandre est dans cette Duché: cette ville est renommée par son Imprimerie.

La Duché de Mosaisko ayant cent seize lieuës de longueur & autant de largeur. Elle n'est qu'à dixhuit lieuës de Moskow, & le païs y est si agréable que le Czar se tient en esté dans la Capitale de cette Duché, qui est de mesme nom; & lors qu'il y a quelques mouvemens de guerre, il y va faire ses dévotions dans la Chapelle de saint Nicolas.

La Principauté de Twer, qui est de plus grande étenduë que la Duché de Moscovie, & qui fournit au Prince quarante mille Boyars à cheval, & trois fois autant de gens de pied. La ville Capitale est de mesme nom; on y bat monnoye; c'est une ville riche & fort marchande. On y compte cent soixante Eglises.

La grande Novogrod, dont la Capitale

de mesme nom, est le Siége d'un Archevesque. Cette ville a cent Eglises ou Chapelles, la pluspart couvertes de cuivre doré, & un beau Château situé au milieu de la ville sur une riviere, & tres-bien fortifié.

La Lapie ou Laponie Orientale (car l'Occidentale, dite Sacrifinie, reconnoist le Roy de Suède) c'est un païs si froid qu'il n'y vient point de bled. Les animaux y sont tous blancs, & quelques-uns de ses peuples ont un jour de mille heures pendant le Solstice d'esté, & une nuit de mesme au Solstice d'hyver. Il est vray que pendant ce long jour le corps du soleil demeure couvert d'une épaisse nuée de vingt en vingt heures, suivant le témoignage d'Olaus Magnus, de Goës & de Petreus. Il y a dans les montagnes de ce païs de grands Lacs de cent lieuës de long & de quarante lieuës de large, qui sont abondans en poisson. Il y a aussi quantité de Rangiers ou Reines: c'est une espece de cerfs qui ont du crin comme les chevaux, & qui estant apprivoisez sont d'une grande utilité à leurs maistres par le moyen de leur lait tant qu'ils sont en

vie, & par leurs peaux, leurs nerfs, leurs ongles, leurs os, leur corne, & leur poil lors qu'ils sont morts. Il y a telles personnes qui en ont quatre cens & huit cens, que des pasteurs mènent au pasturage, & en suite les enferment dans des étables. Si on les mène dans des païs chauds, ils n'y sçauroient vivre long-temps. Ils sont encore d'un grand usage, en ce qu'ils tirent les chariots, & fond en un besoin dans l'espace de douze heures trente lieuës de Suède, qui sont cinquante de nos lieuës; on file leurs nerfs pour en faire des étoffes à s'habiller, leur chair est tres-bonne à manger, & tres-saine. Les Lapons sont tous de fort petite taille, naturellement timides, & sont (dit-on) si grands sorciers qu'ils arrestent les navires en mer, nonobstant la faveur des vents; à quoy on pretend qu'on remèdie, en frottant le tillac des excremens de quelque fille. Ils s'occupent à la pesche & à la chasse pour vivre, car ils ne cultivent pas la terre. Les femmes mesmes vont à la chasse avec leurs arcs & leurs fléches. Ils attachent des ais polis sous leurs pieds, & vont avec cela legèrement par les montagnes & va-

lées couvertes de neige, pour tirer aux bestes. Ils font rôtir les oiseaux & autre gibier, & au lieu de pain ils mangent d'une moëlle qui est au sommet des pins. Ils se nourrissent aussi de poisson, qu'ils prennent en abondance. Ils n'ont pour maisons que des tentes, qu'ils transportent d'un lieu en un autre. Ceux qui n'en ont pas habitent dans des cavernes, dans des rochers, dans des arbres creux. Ils se marient entr'eux, sans autre cérémonie que de tirer du feu d'un caillou avec du fer, en présence des parens & des amis. Ils ne font nul cas de l'or ny de l'argent, mais lors que les Russiens trafiquent avec eux, ils troquent leurs marchandises contre les leurs: cela se fait sans dire un seul mot; les Russiens exposent à la veuë ce dont ils veulent se défaire, & vingt ou trente Lapons viennent pour les voir, & s'ils trouvent qu'ils puissent s'en accommoder, ils l'emportent & laissent à la place ce qu'ils estiment de pareille valeur chez eux: ce qu'ils donnent sont des peaux & de riches fourrures, & ce qu'ils prennent sont des aiguilles, des coûteaux, des coignées, du pain, & autres choses pareilles qu'ils ne

sçauroient faire. Ils ont aussi des barques faites sans aucun clou, dans lesquelles ils portent du poisson à leurs voisins, pour en recevoir du bled, & toûjours sans parler. Ils donnent au grand Duc la quantité que bon leur semble de leurs peaux, car ce Prince n'ose leur imposer aucun tribut. Ils ont des Gouverneurs éleus par eux-mesmes, & ces Gouverneurs sons vestus de rouge pour estre connus & distinguez des autres. Ils reconnoissent tous pourtant le grand Duc pour leur Prince souverain, ils adorent le feu & des statuës de pierre.

La province de Bieloser qui signifie Lac blanc, parce que c'est en effet le Lac blanc qui donne le nom à la province, & qui est voisin de la ville capitale qui a le mesme nom. Cette ville est si entourée de maréscages, qu'elle semble imprenable. C'est pourquoy le Czar y tient une partie de ses tresors, & en temps de guerre il s'y retire quelquefois.

La province de Jaroslaw, dont la Capitale de mesme nom est tres-célébre pour le trafic. Elle a quarante mille habitans, & une des meilleures forteresses de toute la Russie.

La province de Rostow, dont la capitale de mesme nom est Archevesché.

La province de Rezan, où est la source du Don ou Tanaïs qui divise l'Europe de l'Asie. C'est le païs le plus fertile de toute la Moscovie, & chaque grain de bled y fait d'ordinaire plus de deux épis, dont les tuyaux croissent si épais que les chevaux ne peuvent passer qu'avec peine dans les champs. On n'y amende jamais les terres, quoy qu'on les sème tous les ans. Il y a un Evesché tres-riche, & quinze mille Boyars prests à monter à cheval aux occasions.

La province de Pleskou qui a cent liquës de long, & dont la capitale de mesme nom est située avec son chasteau sur un roc d'où sort la riviere qui porte aussi le mesme nom. La renommée Abbaye de Pezuer est à une lieuë de cette ville.

La province de Dwina portant le nom de sa riviere, laquelle se décharge dans la mer proche du port fameux de saint Nicolas, & non loin de l'isle de Solouski, qui est à vingt lieuës de la terre ferme, & où il y a une tres-belle Abbaye dans laquelle aucune femme n'entre jamais. La nuit n'y

dure que deux heures au solstice d'esté, & le soleil n'y paroist que deux heures au solstice d'hyver.

Entre les provinces que le Czar possede dans l'Asie, ou qui luy sont tributaires, les principales sont:

La Permie, si marescageuse qu'on n'y peut voyager en esté, mais seulement en hyver, lors que tout est glacé; ce qui fait aussi qu'il n'y a aucun grain, car les habitans ne labourent ny ne sèment non plus que les Ingrois leurs voisins, au rapport de Petreus & de Michowius: les uns & les autres vivent de la chair des bestes sauvages. Ils ne boivent que de l'eau, sont sans argent, & se servent de chiens au lieu de chevaux, pour traîner leurs chariots. La pluspart adorent le soleil, la lune & les etoilles. Les Crestiens ont pourtant un Evesque dans la Permie: mais il en coûta la vie au premier qui y vient pour y faire cette fonction: il s'appeloit Estienne, & y estoit envoyé par le Duc Jean; les habitans l'écorcherent tout vif.

L'isle de la nouvelle Zemle prés du détroit de Veygats, habitée par les Samoièdes, région tres-froide & tres-incommode,

en ce que la neige dont elle est couverte l'hyver venant à fondre en ésté inonde tout le païs. On n'y voit pas un seul arbre, les Russes en tirent des peaux d'animaux, de la colle de poisson, des oyes. Ce païs n'est sous l'obéïssance du grand Duc que depuis l'année 1595: on y adore le soleil, la lune & l'étoile du Nord; les Hollandois y trouvèrent aussi au bord de la mer grand nombre d'idoles & de statuës de bois, ausquelles les habitans sacrifient des animaux. Dans toute cette contrée, y comprenant mesme la province voisine, les hommes n'ont qu'environ quatre pieds de haut, le visage large & basané, la teste plus grande que ne le requiert la proportion du corps, les yeux petits, les jambes courtes & courbes, nonobstant quoy ils ne laissent pas de courir d'une vitesse incroyable, & tirent parfaitement de l'arc. Ceux qui sont prés du détroit de Veigatz ont un jour de neuf semaines, & une nuit de mesme.

La Sibérie dont la capitale est Siber sur l'Oby, & dont la seconde ville est Tobolska. Cette province est d'une si grande étenduë qu'elle a des païs fort temperez où il ne

fait que bien peu d'hyver, comme à Tobolsca, grande & puissante ville, & d'autres endroits si froids que la terre n'y produit ny fruits ny feüilles, ny herbes. C'est dans ces endroits fâcheux que le Grand Duc confine ceux dont il veut se défaire. On porte tous les ans à Tobolsca le tribut des peaux & des fourrures ramassé de toutes les villes qui sont deçà & delà l'Oby, & on l'envoÿe de là au Czar avec une escorte de grand nombre de soldats. Le Prince tient dans cette ville de Tobolsca un Vice-Duc, à qui tous les Gouverneurs de Samoiédie & de Sibérie sont tenus d'obéïr. Les Moscovites Chrêtiens ont des Eglises par tous ces païs.

La Tatarie deserte arrousée de plusieurs rivieres. C'est une région si fertile que si elle estoit cultivée, elle seroit des meilleures de l'Asie; car les Tatares qui y jettent le millet & le mais sans aucune préparation de la terre, en recueillent pourtant une quantité incroyable. Elle abonde en chameaux, en chevaux & en poissons. Les hommes y sont tres-lascifs. Ils mangent des chiens & des chats, mais jamais de porc par un principe de religion; car

ils sont circoncis. Ils passent quelquefois trois jours sans manger ny boire, & ne laissent pas dans ce temps-là de faire leurs exercices ordinaires. Ils boivent, dans leurs grands voyages, le sang tout chaud tiré de la veine de leurs chevaux. Ils n'usent quasi jamais de sel pour avoir la vûë plus forte. Si un cheval est tué à l'armée, ils le partagent à quarante soldats, & les capitaines prennent les entrailles pleines d'excremens, & les mettent sur les charbons pour les manger, estimant cela un morceau délicat. Ils n'ont ny villes ny maisons, mais de longs chariots couverts de peaux & de grandes tentes. Ils vont ainsi de place en place, s'arrestant lors qu'ils trouvent un bon pastis pour faire paistre leurs trouppeaux. Ils tiennent pour un grand malheur de s'arrester long-temps en un lieu, & lors qu'ils marchent ils ne suivent ny chemin ny sentier, mais se conduisent par les estoilles, sur tout par celles du Nord. Plus un homme parmy eux a épousé de femmes, plus il est honoré & estimé riche, & ils croyent que le plus grand plaisir du monde est d'en avoir grand nombre. Ils sont la pluspart Mahometans.

Ils ont plusieurs Princes, mais tous sont sujets au Moscovite. Ils n'ont ny Loix ny Ordonnances, chacun fait ce que bon luy semble. Lors qu'en guerre ils vainquent leurs ennemis, ils gardent les jeunes garçons & les jeunes filles pour s'en servir, ils vendent aux Turcs ceux de moyen âge, & pour les pauvres vieillards, ils les font servir de blanc à leurs enfans lors qu'ils apprennent à tirer de l'arc.

La province ou plûtost le Royaume de Cazan, dont la capitale de mesme nom fut prise l'an 1552 par le Grand Duc Jean Basilowits sur les Tatares, qu'il chassa tous de la ville & la peupla de Russes, qui s'y trouverent bien-tost au nombre de plus de cinquante mille selon Dom Juan de Perse. Il y a quantité d'Eglises & si grand nombre de cloches, que les veilles des festes leur sonnerie étourdit les personnes & les empesche de dormir. Ils font en ce païs une boisson de froment & d'avoine qui enyvre; c'est pourquoy il y a une loy qui défend aux artisans de porter des armes, à cause qu'étant yvres ils s'entretuënt. C'est de ce païs qu'on tire la plus grande partie des pelleteries qu'on

porte à Moskou & en Pologne, & en Prusse & en Flandres. Les Roys qui régnoient autrefois à Cazan mettoient facilement trente mille hommes en campagne: maintenant le Grand Duc ne tient au château que trois cens hommes qui font bonne garde, à cause que les Turcs & les Tatares sont jaloux de cette place, & viennent quelquefois de nuit pour y mettre le feu, suivant ce que dit Dom Juan de Perse, que nous avons déja cité.

Les Tatares de Nagar au delà de la Volga vers la mer Caspie. Ce sont les plus méchans & les plus cruels de tous les Tatares. Dom Juan de Perse dit pourtant qu'ils caressent fort les etrangers. Lors qu'ils font festin à quelqu'un, ils tuënt un cheval & en donnent le membre bien appresté à la personne qu'ils régalent, pour marque de grande affection. Le tribut qu'ils payent au Grand Duc consiste en chevaux & en feutres qu'ils font de leurs laines. Ils luy envoyent, outre cela, vingt mille hommes armez lors qu'il a besoin de leur secours. Ils sont gouvernez par un Kan qui reconnoist le Grand Duc pour souverain. Ils trafiquent de chameaux, de

chevaux & de brebis, dont ils ont une si grande abondance qu'un mouton n'y vaut que cinq sols.

Les Tatares Zavolhans ou Volgans du nom de la Volga. C'est de ceux-cy qu'on prétend que tous les autres Tatares sont sortis. Ils avoient un Empereur avant qu'ils fussent sujets aux Moscovites. Ce fut le Grand Duc Jean Basilowits qui les subjugua l'an 1554. C'est chez eux qu'est la plante nommée Boranets. Ils sont tous Mahométans.

Le Royaume d'Astrakan dont la capitale a mesme nom, & est située à deux cens lieuës de Moskow. C'est la premiere ville Chrêtienne qu'on trouve en sortant de la mer Caspie vers le Nord. Il n'y a que cinq mille habitans Moscovites. La Volga y est souvent gelée, quoy qu'elle y soit large de demie lieuë. On y prend de gros poissons, dont le moindre pèse quarante livres: mais personne n'en ose rien manger que les œufs qui sont noirs, & si gros qu'ils pèsent six ou sept livres; ils ont un goust excellent, & se gardent secs deux ans sans se corrompre. Le Grand Duc tire tous les ans un grand revenu des impôts sur les marchandises qu'on porte dans cette ville. Il y tient un gouverneur avec

une grosse garnison dans le chasteau. Ce païs eut autrefois des Roys qui payoient tribut au Roy des Tatares Précopites, ce qui dura jusqu'à ce que le Grand Duc Jean Basilowits s'en rendit maistre l'an 1554 & chassa les Tatares de la ville, qu'il fortifia, & peupla de Moscovites. Il y a à deux lieuës de la ville deux montagnes de sel appelées Busin; le sel en est fort pur, clair comme le cristal, & d'une dureté extréme. Plus on en prend, plus il vient en abondance, plusieurs milliers d'hommes sont employez incessament pour en couper. Les marchands du païs s'enrichissent par le moyen de ce sel qu'ils prennent à leur volonté, n'y ayant aucune défense contraire.

Enfin non loin delà sont les Kirgesses, peuples idolâtres, qui choisissent un arbre en mourant où ils veulent qu'on les pende, afin de demeurer en l'air aprés leur mort. Cette horde de Tatares a des prestres qui montent sur des arbres d'où ils arrosent le peuple avec du sang, du lait, & de la fiente des animaux, dont ils font un méslange avec de la terre, & ces misérables croyent par ce moyen estre nets de tout peché.

Voilà les principales provinces, les païs & les Royaumes sujets au Grand Duc de Moscovie. Si on veut voir plus à fond ce qui regarde cette nation, & s'en instruire plus amplement: cn n'aura qu'à consulter la Relation que Paul Jove a composée au sujet de l'Ambassade du Grand Duc Basile au Pape Clément VII, — la Relation de Sigismond Baron d'Herbestein, qui a esté deux fois en Moscovie Ambassadeur de l'Empereur, — le Traité de Possevin, celuy d'Heidensthem de la Guerre d'Estienne Roy de Pologne contre les Moscovites, — la Chronique de Moscovie de Pierre Petrée, — les Relations de plusieurs Anglois dont il y en a une imprimée en françois l'an 1679, — l'ouvrage de Michowius, — le voyage d'Olearius Bibliotequaire du Duc d'Holstein, — la Relation de l'Ambassade du Comte de Carlisle, celles de plusieurs autres Ambassadeurs de Dannemark & quantité d'autres Auteurs dont nous avons rapporté ce que nous avons crû de plus nécéssaire, avec une fidélité qu'on trouvera tres-exacte si on l'examine.

TABLE

F I N.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

W. R. Morfill

BIBLIOTHÈQUE RUSSE.

NOUVELLE SÉRIE

VOL. VI.

HISTOIRE D'EUDOXIE FÉODOROVNA, PREMIÈRE ÉPOUSE DE PIERRE LE GRAND.

RELATION CURIEUSE DE LA MOSCOVIE.

LEIPZIG,
A. Franck'sche Verlags-Buchhandlung
(Alb. L. Herold.)
1861.
Librairie A. Franck, 67, rue Richelieu, Paris.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.



